



**ÉGLISE EN
PÉRIPHÉRIE**
LE RAPPORT 2017



Najila, réfugiée chrétienne Irakienne, accompagne ses enfants à l'école Montessori de Salvert.



Voilà déjà trois ans que la Conférence des évêques de France vous invite à pénétrer sur les chantiers de l'Église en périphérie.

C'est le pape François qui, dans ses demandes répétées à aller aux périphéries, a encouragé les uns et les autres à abattre les palissades de ces chantiers afin qu'ils soient visibles de tous ! Il y a un an de cela, le rapport « Église en périphérie » publiait un sondage qui révélait que, dans leur grande majorité, les Français attendent que les catholiques développent leur action auprès des exclus et dans les quartiers populaires. Dans ce même rapport, à travers une succession de réalisations et de témoignages, chacun pouvait découvrir comment l'Église est aujourd'hui présente aux périphéries, qu'elles soient géographiques ou existentielles.

édito

+ Pascal DELANNOY

*Evêque de Saint-Denis,
Vice-Président de la Conférence
des Evêques de France.*

Le rapport 2017 nous entraîne sur de nouveaux chantiers qui se sont multipliés au cours de ces dernières années. L'habitat partagé notamment, dans ses différentes formes, permet à ceux et celles qui n'auraient jamais dû se rencontrer de vivre ensemble pendant plusieurs mois, voire plusieurs années. Comme l'écrit l'un des contributeurs, il ne s'agit pas de donner son temps aux plus défavorisés mais de mener ensemble une vie fraternelle dont personne ne sort indemne ! Nous sommes également invités à entrer

sur les chantiers ouverts par les communautés religieuses et que nous croyons connaître tant nous associons les congrégations religieuses à une présence auprès des plus pauvres à travers des œuvres éducatives ou hospitalières. Mais les nouveaux chantiers ouverts par les communautés religieuses dans les périphéries sont peu connus. Ce document permet de découvrir combien le charisme des congrégations religieuses se déploie aujourd'hui dans des initiatives inattendues et souvent prophétiques !

Comment ne pas être marqué par la dimension spirituelle des témoignages qui émanent des uns et des autres ? C'est Guillaume, l'un des acteurs de « hiver solidaire » qui dit avoir été « touché tout de suite par ces liens humains très simples à la portée de tout le monde qui procurent énormément de joie ». C'est Sœur Brigitte qui affirme : « Nous avons voulu que notre précarité soit une source de créativité. » C'est Jude, bénévole à l'association Simon de Cyrène qui partage sa joie « de se lever pour quelque chose et avoir grandi et avancé grâce à cette maison qui lui a appris, entre autres, la patience ». C'est Lucie qui, engagée à l'association Marthe et Marie, s'écrit : « Enfin l'Église devient hyper concrète et l'Évangile on en fait quelque chose. » En lisant ces témoignages, comment ne pas croire que l'Esprit Saint, qui fait toutes choses nouvelles, nous précède au cœur des périphéries ?



LA VIE RELIGIEUSE
EN PÉRIPHÉRIE

Les communautés qui tissent du lien en périphérie

Depuis sa création, la Conférence des religieux et religieuses de France porte une attention particulière à la créativité apostolique et à la présence de la vie religieuse sur des terrains contemporains : accompagnements divers des « oubliés », de ceux qui sont laissés au bord du chemin, présences aux personnes âgées, aux migrants... Elle rejoint dans cette dynamique l'engagement des évêques de France autour de la démarche « Église en périphérie ».



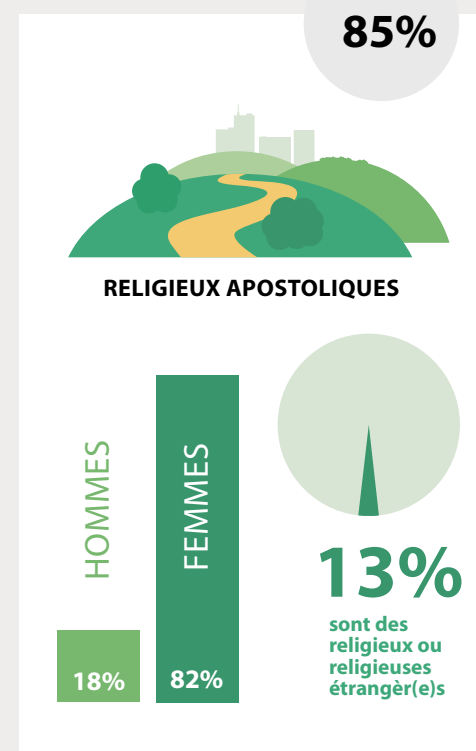
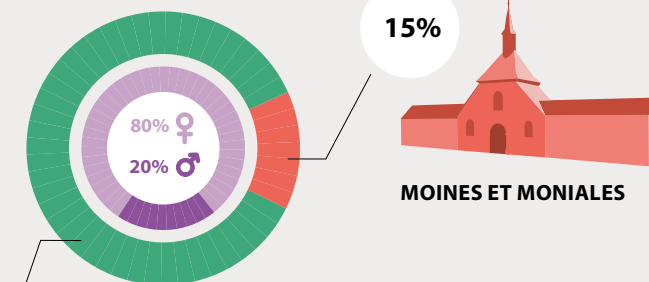
En janvier 2017, 417 instituts féminins et masculins adhérant à la Conférence des religieux et religieuses de France ont été interrogés sur le thème « Les communautés qui tissent du lien en périphérie ». À l'initiative des commissions de la Corref, Monde ouvrier – Monde populaire et Monde rural, il leur était demandé de décrire une initiative mise en œuvre en précisant les types de populations rejointes et les partenaires concernés (associatifs, ecclésiaux, autres). 204 communautés ont répondu par le récit de réalités très riches et variées qui témoignent de l'enthousiasme à partager largement une vie religieuse « passion du Christ et passion pour le monde ».

Sr Anne-Claire Dangeard, pour la Corref.

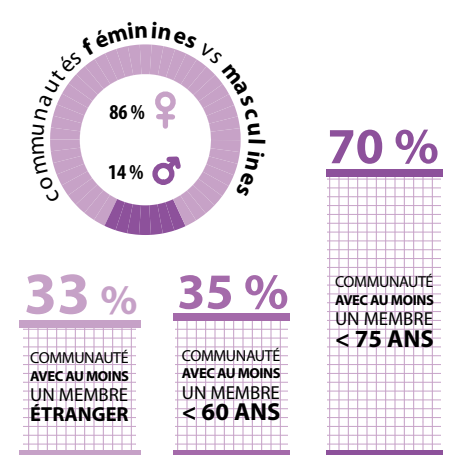
Profil des communautés

Cette enquête a été menée par la Corref début 2017 auprès des communautés religieuses qui tissent du lien en périphérie. Les résultats témoignent de la modestie des moyens utilisés, de l'âge et même du grand âge des religieux qui œuvrent aux côtés des plus fragiles. Ils témoignent aussi de la créativité, de la capacité à être présents aux autres et du goût de faire des choses ensemble.

ENSEMBLE DES RELIGIEUX EN 2017

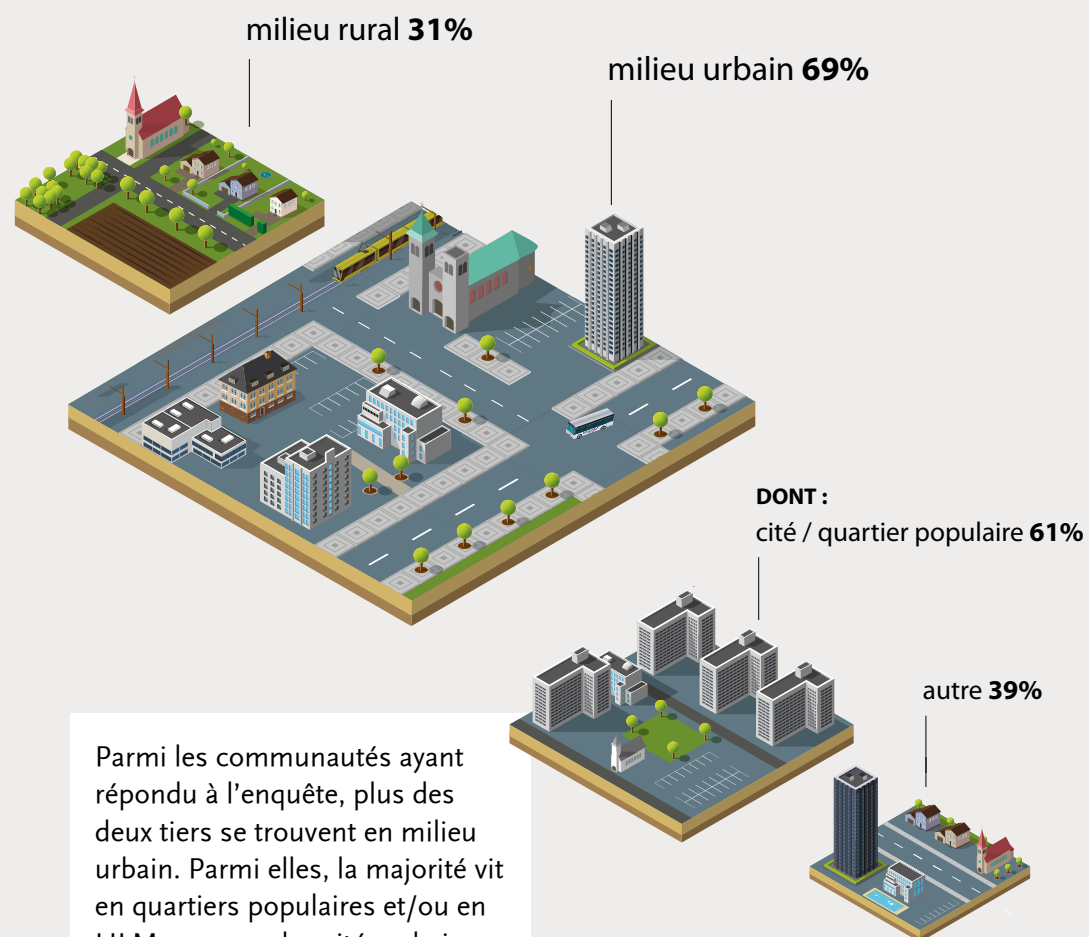


PARMI LES COMMUNAUTÉS AYANT RÉPONDU À L'ENQUÊTE

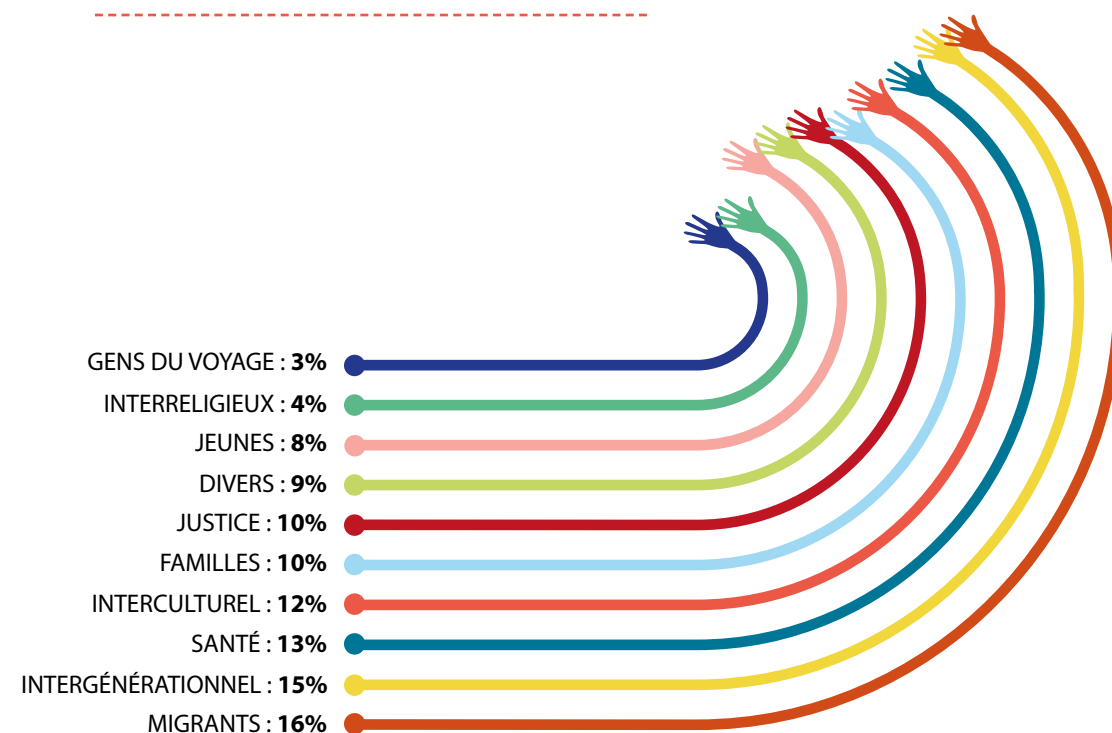


Le profil sociologique des communautés religieuses œuvrant aux périphéries et y tissant du lien reflète celui de la vie religieuse dans son ensemble: une majorité de femmes, une moyenne d'âge élevée et une internationalisation grandissante.

Répartition géographique



Thématiques d'engagement

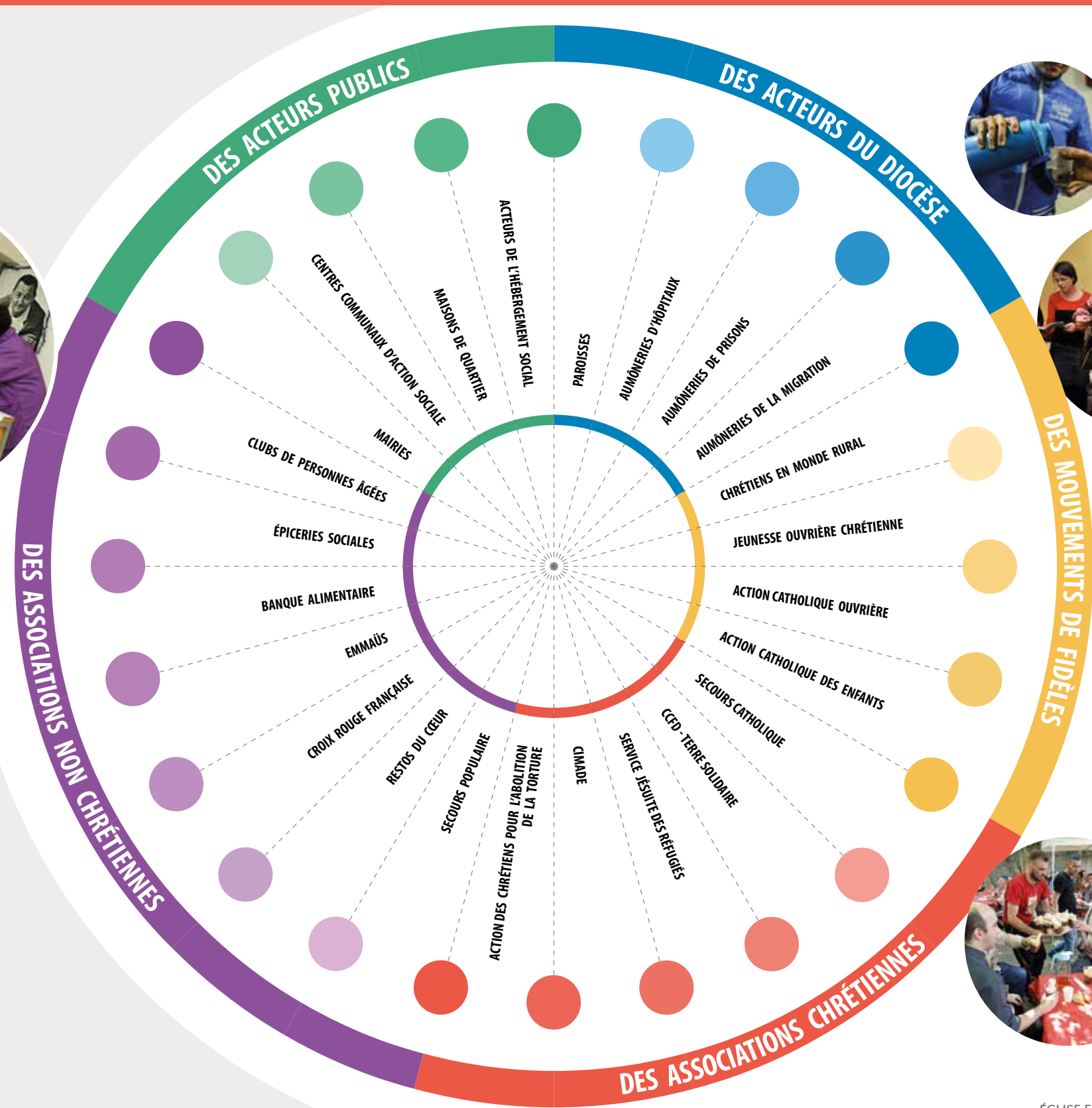


Les domaines d'intervention des communautés religieuses sont à l'image des fragilités de notre monde: les migrants, l'intergénérationnel, la santé, l'interculturel, la famille, la justice, les jeunes, l'interreligieux, les gens du voyage... Autant de thèmes dont les lourdes réalités se mêlent et s'entremêlent au fil des histoires des personnes rencontrées, écoutées, aidées.

Partenaires



Face au vieillissement, il faut trouver des chemins plus modestes pour soutenir, épauler, aider d'autres à répondre aux besoins des plus démunis. Depuis une vingtaine d'années, les congrégations religieuses ont ainsi noué des liens avec de nombreux acteurs : acteurs diocésains, mouvements et associations de fidèles, associations chrétiennes et laïques, pouvoirs publics, services sociaux, etc.



La vie religieuse solidaire de la fragilité humaine

Élue le 12 novembre 2016 à Lourdes présidente de la Corref, Véronique Margron, 59 ans, est théologienne moraliste, prieure provinciale de France des Sœurs de charité dominicaines de la Présentation, doyenne honoraire de la faculté de théologie d'Angers. Personnellement à l'écoute de diverses formes de souffrances (la solitude, la fin de vie, les jeunes délinquants...), elle relit la tradition et la modernité de la vie religieuse dans son attention aux plus vulnérables.

QUI DIT VIE RELIGIEUSE DIT VIE COMMUNAUTAIRE. COMMENT LE FAIT DE PARTAGER UN HABITAT PERMET DE MIEUX APPRÉHENDER LES FRAGILITÉS HUMAINES ?

Le fait de partager un habitat est en effet la base de la vie cénobitique (du grec *koinobion*, « vie en commun »). Dès les premiers siècles chrétiens, lorsque les ermites sont devenus moines, il s'agissait d'incarner une mini-société évangélique qui s'éprouvait au travers de la vérité de la charité, du soutien fraternel, de la prière. Ces communautés de vie sont destinées d'abord à construire des communautés de prière et de solidarité.

Ce défi de durer au quotidien avec des personnes d'âges et d'origines socioculturelles multiples, exige le sens de l'altérité et suffisamment de solidarité personnelle. C'est la grande richesse, la grande respiration de notre vie, mais aussi bien souvent la difficulté et parfois la souffrance de cette même vie.

POUR AUTANT, ON IMAGINE QUE LES CONDITIONS MATÉRIELLES DANS LES COUVENTS ET LES MONASTÈRES ONT BIEN CHANGÉ !

Nous ne vivons pas hors du monde, nous en sommes ses contemporains. En conséquence, les évolutions sociétales nous atteignent. Il y a eu des ajustements qui ont tenu compte de la transformation de la place de l'individu dans la société. La force de l'Esprit Saint nous a également rendus plus sensibles à l'identité singulière, aux talents de chacun, des dimensions importantes de l'Évangile. Il est vrai que jusqu'à un passé récent, dans la plupart des congrégations, la part de « vie privée » était très réduite, la visibilité des un(e)s aux autres très forte, avec, parfois l'existence de grands dortoirs. Cela n'a pas empêché ces instituts d'être souvent

de vrais creusets de promotion humaine, de très nombreux frères et sœurs accédant à des études, des responsabilités.

Aujourd'hui pour bien vivre ensemble, il est nécessaire que chacun se sente chez soi et si certaines sœurs partagent encore une même chambre à deux ou trois, c'est désormais au nom de choix apostoliques. Ainsi, les Petites sœurs de Jésus, implantées dans des lieux très pauvres, choisissent de vivre très modestement sachant qu'autour d'elles des familles nombreuses sont entassées dans moins de 20 m².

Pour autant, je ne vois pas de raisons que l'existence des religieuses et religieux, avec parfois une promiscuité forte comme dans des monastères, où chacun ne possède quasi rien en propre, suscite une admiration particulière. Ce sont là des choix non motivés par l'ascétisme ou la performance mais par le goût de l'Évangile et la quête de Dieu. Et cette vie-là n'est ni plus facile ni plus compliquée que de vivre en couple, en famille ou seul.

Outre les conditions matérielles, la physionomie des communautés a également changé. Auparavant, elles étaient constituées de différentes générations. Souvent, aujourd'hui, une seule sœur plus jeune habite avec plusieurs aînées. De plus, cette benjamine de la communauté s'avère parfois d'une culture non européenne, ce qui nécessite à la fois de respecter les différents rythmes de vie et de trouver des points d'accroche pour une vie commune de prière et de partage. Le défi de vivre ensemble est d'autant plus fort ! Pour moi, tous ces petits groupes, discrets, sont des petits laboratoires de la rencontre des différences. Leur témoignage est d'autant plus intéressant pour la société et pour l'Église qu'il est incarné et sans prétention mondaine.



LES RELIGIEUX ET LES RELIGIEUSES ONT TOUJOURS ÉTÉ PIONNIER(E)S POUR SE FAIRE PROCHE DE POPULATIONS DÉLAISSÉES. QUELLES SONT LES ÉVOLUTIONS ET SURTOUT, COMMENT LES CONGRÉGATIONS DONT LES FORCES DIMINUENT SE DONNENT-ELLES LES MOYENS DE RÉPONDRE À CETTE MISSION ?

Le plus caractéristique, c'est que nous sommes dans l'ordre du minuscule. Le temps des bataillons entiers de religieux et religieuses qui s'investissaient à la fin du XVII^e siècle, au cours du XVIII^e et encore au XIX^e siècle dans la santé, l'école ou la ruralité est fini. Ces congrégations qui ont fondé de très nombreuses institutions ont participé à faire avancer la société et spécialement l'éducation et la santé des plus modestes. Mais aujourd'hui elles ne peuvent plus rien faire seules, isolées. Beaucoup d'entre elles, en décroissance, avec une majorité de sœurs âgées, ne peuvent plus, par exemple, partir s'implanter dans des zones rurales devenues des déserts médicaux. La vie religieuse a ainsi appris par le fait même de sa fragilité qu'elle ne dispose plus de moyen suffisant pour répondre aux énormes



Ce qui reste, c'est la passion pour les personnes sur le seuil, aux marges.

besoins qui se manifestent dans notre société. Il faut donc trouver des chemins plus modestes : soutenir, épauler d'autres qui, à nos côtés, peuvent répondre à ces besoins. Depuis une vingtaine d'années, des liens ont ainsi été noués avec de nombreuses associations afin d'agir avec elles, au coude à coude, en faveur des malades, des plus démunis, des migrants ; par exemple en démêlant des dossiers administratifs ou en donnant des cours d'alphabétisation.



RESSOURCES

↳ **Véronique Margron** est co-auteur entre autres de *Cinq éloges de l'épreuve* (Albin Michel, 2014), *Solitudes nuit et jour* (Bayard, 2014), *L'échec traversé* (DDB, 2003). Elle vient de publier *Fidélité infidélité, question vive* (Cerf, 2017) et *La Parole est tout près de ton cœur* (Bayard, 2017).

LES JEUNES RELIGIEUX ET RELIGIEUSES SONT-ILS MOTIVÉ(E)S POUR REJOINDRE LES PÉRIPHÉRIES ?

D'abord je me méfie de ce terme qui laisserait trop vite penser qu'il y a deux mondes alors que dans notre société plusieurs mondes s'entrecroisent bien souvent. On le constate à Marseille par exemple, où des sœurs de ma congrégation - et de bien d'autres - sont au cœur d'une population bigarrée, en plein centre. La vie religieuse offre un panorama tellement diversifié. Quant aux périphéries, elles sont géographiques, culturelles, mais aussi sociales, affectives voire démographiques avec la vieillesse qui, de périphérie, va bientôt être au centre de nos préoccupations. La question à se poser aujourd'hui me semble plutôt : de quelle vulnérabilité suis-je proche ? Or pour le peu que j'en vois, la problématique ne se pose plus comme il y a 30 ans avec le projet évangélique d'habiter une HLM en banlieue même si des communautés y demeurent toujours, et heureusement, car ce sont des lieux de paix et de dialogue. Ce qui reste, c'est la passion pour les personnes sur le seuil, aux marges. Je ne connais pas un religieux ou une religieuse qui n'ait pas le souci des personnes fragiles, y compris bien sûr, dans la vie monastique. Car s'il est vrai que les ordres religieux apostoliques essaient d'être autant que possible à des postes avancés dans des quartiers populaires et auprès de publics en situation d'exclusion, il ne faut pas imaginer que les moines ou les moniales vivent derrière leurs hauts murs et leur existence régulière loin du cœur battant douloureux de notre société. Les monastères reçoivent toutes

sortes de pauvretés et de marginalités. Et ils s'informent et prient pour tous, portant chacun devant le Christ, ardemment. Pour les religieux et religieuses comme pour tout chrétien, il y a toujours, partout, des gens à aimer et toujours et partout, à témoigner d'un Dieu qui relève afin que des hommes et des femmes qui ont mille raisons de se sentir écrasés puissent doucement reprendre courage et espérance.

CERTAINES CONGRÉGATIONS CÈDENT UNE PARTIE DE LEURS BIENS POUR DES ŒUVRES SOCIALES GÉRÉES EN PARTENARIAT. CES PROJETS SONT-ILS NOMBREUX ?

De plus en plus de congrégations font ce choix d'utiliser l'immobilier comme une force missionnaire. Longtemps, ne pouvant plus entretenir des établissements, elles les fermaient et se redéployaient. Aujourd'hui, ce patrimoine est partagé, réhabilité, afin que d'autres mettent en musique leur tradition de solidarité au service de publics en difficulté. Il ne reste souvent, comme présence chrétienne explicite, qu'une poignée de sœurs ou frères. C'est fragile mais symboliquement fort. Quant à ces administrateurs laïcs, ces bénévoles qui se mettent au service de ces projets, j'éprouve vis-à-vis d'eux un vrai sentiment de gratitude. Ce sont des gens magnifiques.

Fragiles et fraternels dans la vie religieuse

Animés d'une foi authentique, mais pour beaucoup d'entre eux de santé précaire ou fragiles psychologiquement, des hommes trouvent dans la Congrégation Notre-Dame d'Espérance une vie religieuse à leur mesure, entraide et compassion. Reportage à la maison-mère, le prieuré de Croixrault, dans la Somme.

Ce vendredi matin, dans la chapelle au plafond latté bois et aux verres colorés, le psaume 21 a une résonance particulière : « Je suis comme l'eau qui se répand, tous mes membres se disloquent. Mon cœur est comme la cire, il fond au milieu de mes entrailles... ». En ce jour de sainte Scholastique, le prieur, le Père Jean-Yves Mercier a évoqué au cours de la messe « cet appel plus haut qui est celui des consacrés, rechercher l'Amour qui ne passe pas, ne rien préférer au Christ au sein d'une union fraternelle toujours en chantier » sans que ce choix soit « celui d'un refus des liens familiaux ou d'un refuge dans une tour d'ivoire ». Pour la quinzaine de moines présents, dont parfois la lenteur de la diction et de la gestuelle peut révéler les handicaps à des non-familiers du lieu ; rien de plus juste. Car avant d'être des malades contraints à une prise régulière de médicaments et de fréquentes visites médicales, ils sont d'abord des hommes

donnés à Dieu. D'un frère malade schizophrène, un de ses compagnons dit par exemple : « Il a une petite déficience mais c'est un bon moine. C'est le critère numéro un.

UN IDÉALISME ASSUMÉ

Le prieur général a une belle expression pour qualifier cette congrégation atypique qui allie avec un idéalisme assumé, une compassion supérieure aux « agacements » et un équilibre délicat – les vocations de bien-portants sont trop peu nombreuses – entre personnes en bonne santé et souffrants : « Nous vivons de la complémentarité de nos fragilités. On se dit souvent : « C'est lui aujourd'hui qui ne va pas bien, ce sera moi demain. » « Dans la phase d'élan et d'enthousiasme des débuts, le fondateur accueillait, ajoute-t-il, très largement, y compris des personnes socialement limitées. Il disait souvent qu'il n'existait rien entre l'hôpital



et nous. Cette maison a connu de belles pages mais parfois des passages difficiles. Des frères se sont orientés vers une demeure des Sources Vives* ou, par exemple, un myopathe qui avait besoin d'une assistance au quotidien n'a pu être accueilli.»

SOUS LA PROTECTION DE DEUX SAINTS

Quant à la règle de saint Benoît, elle a été adaptée. Impensable en effet de suivre le rythme habituel des offices. « Nous avons, explique le prieur, des adaptations de sommeil car les besoins de repos sont importants. » Aussi la première prière n'est-elle qu'à 7h15. Le monastère, s'il conserve une boutique, a dû renoncer aujourd'hui à ses ateliers d'artisanat monastique pour des questions d'organisation, même si d'autres prieurés ont pu conserver le leur. Et c'est une cuisinière qui assure les repas avec un frère. « Chacun, insiste le frère Jean-Yves, sait ce qu'il a à faire. » Ainsi cet après-midi, par goût de la solitude et surtout par amour du travail de la

« Un souhait, une prière du prieur général : « une plus grande mixité entre personnes fragiles et bien portantes, attirées par la simplicité évangélique de notre charisme ».

terre, frère Eloi, le jardinier, 84 ans, un ancien franciscain, se rend-il dehors, malgré la brume glacée qui enserme le bâtiment. Tandis que frère Éric Jean-Baptiste, le géant de la troupe, part chercher quelqu'un à la gare de Poix-de-Picardie. Comme l'avait souhaité le fondateur, la clôture est également moins stricte que dans d'autres monastères. « Nos frères ont besoin de davantage de contacts », explique le frère Jean-Yves. Il y a bien sûr le personnel médical qui vient mais aussi les familles, les résidents de l'hôtellerie et quelques habitués du village qui viennent à la messe du matin. Dans la chapelle, deux portraits symbolisent la parenté spirituelle de la congrégation : le Père Charles de Foucault et sainte Thérèse de Lisieux. Le premier, explique frère Jean-Yves, parce que celui-ci « voulait une vie simple, une vie de pauvre qui nous correspond et la deuxième parce qu'après avoir voulu se hisser à la sainteté à la force du poignet par des prouesses qu'on trouvait dans les livres ascétiques, Thérèse a compris qu'il fallait passer du « faire » à « se laisser faire » en se présentant à Dieu telle qu'elle était. Et aussi parce qu'elle a connu la maladie, une névrose, puis la tuberculose à la fin de sa vie. » Il est bientôt 17h. Avant l'office des Vêpres, frère Christian a profité de son temps libre pour écouter ses cassettes de musique religieuse et d'émissions de France Culture. Tout juste remis d'une bronchite, frère Bernard, 78 ans, en se promenant dans le cloître, se déclare heureux d'être dans ce prieuré car « depuis, ça tourne rond à l'intérieur ».

LIEN UTILE

↳ Site de la congrégation N-D d'Espérance : www.notredamedesperance.com

* Lieux d'hébergement pour personnes en difficultés psychiques.

Des religieuses pour faire tomber les murs des exclusions

Tour à tour école-atelier pour des jeunes filles de condition très populaire, école primaire puis maison de famille pour des jeunes filles de province qui venaient travailler au « Bon Marché », maison d'accueil pour des sessions, la maison mère des Sœurs de l'Enfant Jésus Nicolas Barré, dans le 6^e arrondissement de Paris, est devenue un exemple de mixité inter-générationnelle et inter-culturelle.



Un mercredi ordinaire, en milieu d'après-midi, au 83 rue de Sèvres. Pendant que des résidents de l'EHPAD Amitié et Partage sont rassemblés pour la collation et que d'autres, en fauteuil roulant, profitent de l'espace arboré grâce à leurs familles ou à des bénévoles, des adolescents du foyer Clair Matin enfourchent leur vélo pour aller se dépenser dans les rues attenantes. Quant aux jeunes enfants des mères en difficulté logées sur place dans le CHRS Sèvres, ils jouent avec d'autres petits de familles ou de travailleurs du quartier dans le parc attendant à la crèche.

Dans l'unique bâtiment qui leur reste pour la maison provinciale, les sœurs ont affiché cette citation de leur fondatrice : « La beauté du monde est faite d'une multitude de différences... Un peu d'amour rendra tout plus facile. » La phrase résume judicieusement

le lieu. Difficile, en effet, de trouver à Paris une telle cohabitation d'âges, de milieux sociaux, de nationalités et de religions. Et encore moins dans un lieu jadis surnommé « le cloaque » devenu quartier « select » de la capitale.

LE CHOIX DE SE DÉPOSSÉDER

On imagine facilement combien un tel emplacement aurait pu se transformer en appartements de standing, en galerie commerciale, voire en parking. Face à leur vieillissement (19 sœurs résident à l'EHPAD), les sœurs françaises auraient légitimement pu céder une partie de leur propriété afin de financer des œuvres hors Europe ou bien devenir noviciat international. Or elles ont pris une autre option en réhabilitant l'ancienne maison de famille,

Au fil du temps

DE « L'ÂGE D'OR » À LA STABILISATION ESPÉRÉE D'UN CHARISME

↳ Ouvert en 1966, Croixrault a rapidement grandi. Des cellules, un réfectoire, une chapelle, sont sortis de terre. Des ateliers d'artisanat se sont organisés (émaux, étains, collage d'icônes...). Les vocations ont afflué et d'autres maisons ont ouvert en France, en Belgique, en Espagne, et même au Cameroun. La congrégation a été reconnue officiellement par l'État en 1977. D'abord « pieuse union », Notre-Dame d'Espérance a été érigée en congrégation de droit diocésain par l'évêque d'Amiens le 2 février 1984, puis associée à l'ordre bénédictin le 29 septembre 1990. Aujourd'hui, après avoir compté jusqu'à 17 prieurés en 2004, elle n'en totalise plus que dix en France dont celui de Bouchaud, dans les Bouches-du-Rhône pour le noviciat et celui d'Evian en Haute-Savoie pour le postulat. La congrégation emploie 6 salariés équivalents à 4 temps complets. Elle fait partie du groupe Pierre-François Jamet de l'OCH (Office chrétien des handicapés) qui réunit une quarantaine de communautés ou lieux de vie accueillant des personnes en situation de fragilité.

devenue peu à peu maison de retraite, en EHPAD, mais aussi en aménageant les autres bâtiments en foyers. L'un pour des mères en détresse, l'autre pour des mineurs étrangers isolés. Sans compter l'ouverture de la crèche. « Bien sûr, on pourrait avoir des sœurs venues d'ailleurs pour nous renforcer mais lors de notre dernier chapitre, nous avons voulu que notre précarité soit une source de créativité. À la suite d'un discernement commun, nous avons décidé d'être fidèles à notre vocation première qui était l'éducation et le fait de privilégier les moins favorisés », explique sœur Brigitte Flourez, supérieure provinciale.

LE PARI DU VIVRE ET TRAVAILLER ENSEMBLE

« Les trois associations, Chemins d'Espérance, ARFOG-Lafayette et les Sœurs de l'Enfant Jésus, partagent les mêmes valeurs : importance de l'accueil, sens du partage, attention au respect des personnes et à leur dignité », souligne Fouad Chergui, le tout nouveau directeur de l'EHPAD. Valeurs auxquelles sœur Brigitte ajoute celle-ci : « mettre en valeur le génie de chacun, surtout du plus petit ».

Reste que partager l'espace est une chose, faire se rencontrer les personnes une autre. S'agissant des structures, la cuisine, la buanderie et le jardin ont été mutualisés entre l'EHPAD, une maison de retraite et le foyer des jeunes. Dans l'architecture aussi, la volonté de ne pas cloisonner les activités est manifeste. Ainsi tout le monde rentre par le même portail côté rue de Sèvres. Une simple porte sépare la salle à manger des jeunes et celle des résidents de l'EHPAD. La cour destinée aux adolescents où ils peuvent jouer au baby-foot ou écouter de la musique est mitoyenne mais « ça met de la vie », commente sœur Marie-Agnès Favier, responsable de la communauté des sœurs résidant dans l'EHPAD. La dimension intergénérationnelle est l'un des projets phare de la crèche, à travers des ateliers et des goûters partagés avec les résidents de l'EHPAD. « J'ai vu des personnes souffrant de la maladie d'Alzheimer qui se trouvaient très heureuses avec les bébés », témoigne sœur Marie-Agnès.

L'ESPRIT DES ORIGINES

« La responsable qui m'a précédée a donné à sœur Marie-Agnès la mission d'assurer des liens qui soient harmonieux entre les différentes entités de cette maison », témoigne sœur Brigitte. Elle aimerait aller encore plus loin en permettant que « les événements joyeux de la Congrégation soient vécus avec tous ceux qui vivent et travaillent sur place ». Et aussi en « accentuant la visibilité d'historicité du lieu ». Car il ne suffit pas d'assurer un accompagne-

Au fil du temps



350 ANS DE PRÉSENCE AUX HUMILIÉS ET AUX DÉLAISSÉS

↘ La proposition de Nicolas Barré, religieux Minime, en 1666, à des jeunes femmes de former une communauté, sans vœux, sans clôture et de s'engager à l'évangélisation du peuple à la manière des apôtres, est à la source d'une famille spirituelle toujours vivante. Deux instituts religieux s'y rattachent, celui des Sœurs de l'Enfant-Jésus, fédéré avec celui des Sœurs de la Providence de Rouen, ainsi que des groupes de chrétiens en lien avec les sœurs au sein de réseaux ou de fraternités. Leurs missions concernent l'enseignement et le soutien à la scolarité, le monde du handicap, le grand âge, les migrants et de multiples associations et lieux de promotion des femmes dans des quartiers populaires. Les Sœurs sont présentes dans 20 pays et 4 continents.

ment spirituel ni de détenir des témoins (archives, portail d'origine, statues) du glorieux passé de la congrégation, l'esprit des origines doit continuer d'y souffler. L'an dernier, un événement avait été organisé pour présenter Nicolas Barré et ce que font aujourd'hui les sœurs dans le monde. 342 ans après leur installation dans ce quartier de Paris, leur présence fait plus que jamais sens.

LIEN UTILE

↘ Site de la famille spirituelle Nicolas Barré : www.nicolas-barre.cef.fr

Jardiniers de la Création

Les Frères missionnaires des campagnes ont fondé en 2012 dans l'Orne un prieuré attentif aux questions d'écologie et d'environnement. Dominique, 59 ans ; Emmanuel, 63 ans ; Claude, 79 ans ; Paul, 78 ans, y font communauté tout en participant à la vie de la population et de l'Église locale.



Il suffit qu'un des frères sorte dans les rues du village de La Carneille (600 habitants) pour avoir la confirmation que la communauté s'est parfaitement enracinée dans cette parcelle de Suisse normande. Ce matin, pendant que Paul célèbre la messe à l'EPAHD de Briouze, à 12 km, et que Dominique tond des pelouses dans la commune voisine de Sainte-Opportune, Claude, parti chercher le pain, salue le garagiste, bavarde 5 minutes avec un voisin, échange quelques plaisanteries avec une dame qui vient de temps à autre prier avec eux. Emmanuel, lui, est parti pour la journée à Rouen au titre de son quart-temps en tant qu'aumônier diocésain de l'ACE (Action catholique des enfants). Soutien à l'Action catholique rurale/présence au travail/écologie ; voilà le trépied sur lequel repose la communauté !

QUATRE TRAVAILLEURS DE LA TERRE

La communauté, qui vit au rythme de la nature doit également s'adapter car elle est l'une des rares à

compter à parité deux retraités et deux salariés. Dominique partage son temps entre la mairie de Sainte-Opportune le mardi comme cantonnier, une jardinerie à Argentan trois jours par semaine et des travaux de jardinage ou défrichage chez des particuliers. Ce fils d'agriculteurs, titulaire d'un BEP de jardinier qui fut vendeur en jardinerie affirme qu'il est « sensible mais pas moteur » dans cette recherche écologique. Il le dit... tout en préparant artisanalement les yaourts pour la communauté et en racontant qu'il « ne désherbe jamais avec le pulvérisateur ».

Le deuxième jardinier salarié, intervenant chez des personnes souvent âgées et veuves, c'est Emmanuel. Ingénieur en agriculture, passionné de botanique, il a suivi une formation en écologie appliquée, a participé à des rencontres avec le groupe de travail « Mode de vie Environnement » de la Conférence des évêques de France, collabore à un blog « Église et écologie » et est membre d'un réseau d'écogardinières. Il faut l'avoir accompagné dans son

carré de terre pour percevoir sa fibre verte. Avec enthousiasme il explique ses essais de permaculture en buttes, montre le filet qui empêche les fraises d'être mangées par les oiseaux, évoque ses projets de mettre des pieds de potiron au pied des piquets, etc. Près de son jardin, il a placardé cette citation du sociologue orthodoxe Michel Maxime Egger : « On ne pourra pas garder et travailler durablement le jardin de la terre sans veiller et cultiver le jardin de notre âme, notre terre intérieure » (*La terre comme soi-même*, Labor et Fides, 2012).

« TÉMOINS DU CHRIST AUPRÈS DE NOS FRÈRES LES RURAUX »

Claude, qui a travaillé dans la ferme parentale jusqu'à ses 23 ans reconnaît qu'il est un converti de l'écologie, « bousculé notamment par *Laudato Si*, mais heureux d'être dans cette aventure ». « Il ne s'agit pas seulement, explique-t-il, d'une question pratique de tri des déchets. Nous sommes des chercheurs autour de la question du Dieu créateur. Nous ne sommes pas venus avec notre drapeau



pour écologiser mais pour vivre l'Évangile avec cet accent particulier. L'écologie est une question de société à laquelle les chrétiens ont à répondre. » La communauté s'implique dans la fête de la Création ou encore dans le groupe « Chrétiens et Écologie dans le Bocage » qui réfléchit entre autres au maintien équilibré des haies sur les terres agricoles. Mais l'essentiel reste la relation à vivre dans la prière et la vie ordinaire avec Dieu et avec les frères ; « expérimenter que le Christ peut nous humaniser l'un par l'autre et être témoin de l'Évangile », commente Claude. Lui joue à la belote dans le club des anciens et a rejoint un groupe de peintres du village. Il est, par ailleurs, engagé dans un groupe œcuménique du Calvados et missionné comme délégué diocésain à la vie religieuse. Quant à Paul, aumônier du CMR (Chrétiens en monde rural) pour le diocèse, disponible comme Claude le dimanche pour célébrer la messe, il se rend régulièrement aux Restos du Cœur à Flers pour aider, donne un coup de main au Comité des fêtes de La Carneille, participe aux rencontres d'un groupe de retraités syndicalistes, et passe beaucoup de temps dans son jardin car « physiquement, explique l'ancien ouvrier agricole, il faut que je travaille ». Avec son accent qui continue à rouler un torrent de cailloux de sa Garonne natale, il déclare : « Bien sûr, on fait son trou partout mais je suis heureux d'être là où le Seigneur m'a tiré. Je le remercie. »

LIENS UTILES

Site du diocèse de Sées : <http://www.orne.catholique.fr/>

Site des Frères et Sœurs des Campagnes : <http://france.fmc-sc.org/>

Focus

LE DIOCÈSE DE SÉEZ, « TERRE PROMISE »

➤ Pionniers pour réfléchir à de nouveaux modes de vie, les Frères missionnaires des campagnes ont échangé sur l'écologie à leur chapitre de 2009. Leur famille spirituelle tout entière, frères, sœurs, laïcs en communion, a signé la charte « Habiter la terre autrement. » Suite à la décision de fonder un nouveau prieuré en France, ils ont cherché un lieu. La motivation d'un vicaire épiscopal du diocèse de Sées et l'accueil chaleureux de la Mission rurale, n'ont pas été indifférents au choix de l'Orne... et la Providence n'a pas été inactive ! « Le jour de février 2012 où nous étions en quête d'un lieu, nous passions à La Carneille, tout à fait "par hasard" les Sœurs de la Providence de Sées y passaient aussi. » C'est ainsi que leur maison, meubles compris, est devenue le prieuré Saint-François-d'Assise. Dans la convention signée avec le diocèse il est écrit : « Les frères... rejoindront les hommes et les femmes de cette région pour manifester que nous sommes créés à l'image de Dieu qui aime cette terre. »

J'étais en prison et vous m'avez visité...

Au cœur de l'Yonne, la congrégation des Sœurs de Jeanne Delanoue a répondu à l'appel d'une congrégation dont la communauté devait fermer. En accord avec l'évêque du diocèse de Sens-Auxerre, elle l'a remplacée dans sa mission, en particulier auprès du centre de détention de Joux-la-Ville. Trois religieuses y sont présentes pour les détenus et leurs familles, l'Église locale et la population.

« C'est super que vous fassiez ça ! » Sur le quai de la gare de Vermenton où elles raccompagnent une visiteuse, sœur Simone et sœur Alphonsine provoquent l'admiration d'une avocate venue de Paris pour une audience au centre pénitentiaire de Joux-la-Ville. La jeune femme s'est rendue en taxi dans cet établissement dédié aux longues peines et ouvert en 1990 au lieu-dit « La Poste aux alouettes ». Elle a ainsi pu expérimenter la difficulté pour les familles d'aller y visiter leurs proches. Car si le bâtiment est bien tenu et le cadre apaisant, l'établissement est implanté dans un *no man's land* de verdure, à 6 km du village. D'où la mise à disposition d'un studio pour héberger les familles qui n'ont pas toujours la possibilité matérielle de repartir, ni les ressources financières pour s'offrir une chambre d'hôtel et qui attendent parfois un autre parloir fixé au lendemain. Ouverts les week-end et jours fériés, les parloirs sont réservés le matin de 8h30 à 10h aux habitants de l'Yonne, de 10h30 à 12h à ceux des départements limitrophes, et aux autres l'après-midi (13h30-16h30). Le studio sert également aux détenus en permission accompagnés de leurs familles.

ACCUEILLIR ET RASSURER LES FAMILLES

Sœur Anne-Marie gère le studio parfaitement équipé et loué 15 euros la nuitée. « Ici les personnes sont tout à fait autonomes. Le studio est pratiquement occupé tous les week-ends soit une fréquentation d'une centaine de personnes par an, de toute la France et de toutes nationalités, souvent de familles assez précaires. Dans la semaine c'est un détenu avec un membre de sa famille qui vient pour quelques jours de permission », racontent les sœurs. Dans un local attenant au centre de détention, les bénévoles de La Halte accueillent les familles les jours de parloirs. L'association peut prendre en charge deux fois par mois 50 % du coût du trajet



en taxi. Sœur Simone, sa secrétaire, fait partie de l'équipe de bénévoles, une douzaine, tous retraités. « Notre rôle, explique-t-elle, est de permettre que les familles trouvent quelqu'un pour les accueillir avec le sourire, avec respect et compréhension, offrir une tasse de café, donner un renseignement et, lors de la première visite qui les met souvent en grande souffrance, de répondre à leurs questions et de les aider à remplir les fiches déclarant les objets qu'elles apportent au détenu. Il s'agit de rendre moins lourd le stress de l'attente ou la sortie de parloir. » Sœur Simone assure une à deux permanences par mois à « l'abri familles ».



Tout ce que je vis en prison résonne avec la Parole de Dieu

Sœur Alphonsine, malgache, est membre de l'aumônerie catholique et se rend à la prison environ deux fois par mois pour un temps dit de « réflexion chrétienne » avec de temps en temps une messe. « C'est, précise-t-elle, le seul endroit où il n'y a pas de surveillant. L'important est de permettre aux détenus de s'exprimer librement. » Elle est la seule de leur petite équipe (dix personnes) qui fait le lien entre les hommes (environ 500 détenus) et les femmes (une centaine). Le fait d'aller en binôme auprès des hommes la rassure. Elle dit avoir été énormément aidée au départ par les formations de l'administration pénitentiaire et celles de l'aumônerie nationale des prisons. « Nous sommes, témoigne-t-elle, une fenêtre ouverte dans la vie de ces détenus toujours avides de savoir ce qui se passe dehors. » Et elle ajoute : « Tout ce que je vis en prison résonne avec la Parole de Dieu. Cette mission m'a confirmée dans le charisme de ma congrégation. Je me trouve très à l'aise avec ce que d'autres ont organisé avant nous. »

SOUTENIR UNE ÉGLISE RURALE PAUVRE

Les Sœurs de Jeanne Delanoue ont pris en 2007, le relais des Sœurs de Nevers qui étaient arrivées à Joux-la-Ville dès l'ouverture de la prison. Elles sont arrivées avec cette feuille de route : « Maintenir la présence d'une communauté auprès des détenus et de leurs familles, participer à la mission de cette Église rurale pauvre – la messe, qui n'a lieu une fois par mois rassemble moins de 30 fidèles avec les villages des alentours – être attentives aux défavorisés, aider à l'intégration de laïcs, ouvrir sa porte et accueillir ceux qui sont en peine. »

Elles tentent, en travaillant avec d'autres, de relever tous ces défis, se faisant proche de la population par leur accueil, leur vie fraternelle. Ainsi sœur Simone (81 ans) fait partie de l'équipe d'animation de la paroisse Saint-Martin-en-Avallonais et accompagne les animateurs de l'aumônerie des sixièmes. Sœur Alphonsine (66 ans), se rend chaque semaine à Avallon (17 km) dans le quartier populaire de La Morlande pour le « Café sourire » du Secours catholique. Sœur Anne-Marie (83 ans), visite les personnes âgées et les malades, est membre de l'équipe paroissiale des obsèques et s'occupe de la liturgie. Tout reste très fragile, mais quelle précieuse présence !

Au fil du temps

SERVANTES DES PLUS REJETÉS

↳ Jeanne Delanoue (1666-1736) devient, très jeune, dame de charité à Saumur. Pour répondre à l'appel qu'elle reçoit de Dieu, elle s'occupe des pauvres plus que des clients de la mercerie familiale, elle héberge des orphelines, des femmes âgées, des handicapés, des mendiants de passage... En 1704, quelques jeunes filles se trouvent disposées à l'aider et même à revêtir l'habit religieux. Ainsi naît la Congrégation de Sainte Anne de la Providence. À sa mort, elle laisse une douzaine de communautés, hospices, petites écoles. Elle a été béatifiée le 9 novembre 1947, puis canonisée le 31 octobre 1982. La Congrégation des sœurs de Jeanne Delanoue compte aujourd'hui près de 300 religieuses présentes en France, à Madagascar, en Indonésie et au Mali.

Salvert, cela veut dire sauvé!

Salvert est une communauté qui tisse du lien en périphérie. Et quel tissage! Le hameau de Salvert abrite en effet 20 hectares d'une belle diversité: une communauté de 27 religieuses, une maison d'enfants à caractère social, une école Montessori, des mineurs étrangers isolés, et au «Château» des familles de migrants, des réfugiés, des célibataires en situation difficile. Ajoutez une ferme en agrobiologie et plusieurs familles et vous aurez un panorama à peu près complet des personnes que vous pourrez croiser à Salvert.

L'histoire de Salvert est longue de 175 années au service de situations de fragilité humaine. La congrégation religieuse (les Filles de la Sainte Vierge) trouve son origine dès 1832 au sein de l'hôpital général de Poitiers. Autour du Père Adolphe-Henri Gaillard, des femmes souhaitent vivre de l'évangile auprès des plus démunis. Ce petit groupe prend alors en charge des orphelines de l'hôpital, puis s'installe en 1842 à Salvert.



Il y établit un orphelinat et une colonie agricole. De là, la congrégation des sœurs va connaître une certaine expansion mais conservera toujours ses racines à Salvert et ses missions sociales et agricoles. Dès l'origine, la communauté est composée de sœurs qui sont touchées par la pauvreté et/ou le handicap. Les sœurs fondent à Salvert une seconde famille où l'entraide et le soutien mutuel sont vécus au quotidien. Une réelle fraternité de cœur imprègne la vie à Salvert.

AVEC LES BLESSÉS DE LA VIE

La «règle de vie» de la communauté invite chaque sœur à être «geste avant d'être parole». C'est à travers une spiritualité des mains, une spiritualité vécue dans l'ordinaire de la vie, que les sœurs témoignent du Christ. La communauté se donne comme priorités le travail, la présence auprès des plus fragiles et une vie partagée avec les blessés de la vie. Ce qui se vit aujourd'hui à Salvert est le fruit d'un travail de relecture du charisme des sœurs débuté en 2005. Elles choisissent alors de travailler avec un laïc pour se poser et essayer de répondre aux questions de l'adaptation de leur charisme au contexte et aux appels de la société. Comme un temps de refondation, la famille spirituelle de Salvert voit le jour, une association est créée pour fédérer l'ensemble des œuvres. Salariés, bénévoles, membres du conseil d'administration, prêtres en proximité, personnes accueillies... choisissent de participer activement d'une manière ou d'une autre à la vie de Salvert, en mettant leurs pas dans ceux des sœurs. Le temps spirituel du jeudi matin est tout à la fois un temps de lecture de la Parole, de méditation personnelle, de prière communautaire et de transmission du charisme par l'expression des sœurs.

Rencontre improbable



LA CONFIANCE DONNÉE

➤ **Erduan et Aline se sont rencontrés pour la première fois à l'âge de 8 et 12 mois.** Aujourd'hui, ils sont proches de leurs trois ans. Ils sont heureux, joyeux. Erduan et Aline s'aiment vraiment. Ils ont une joie profonde d'être ensemble. Ils franchissent toutes les étapes de la petite enfance en se suivant de très près: le jeu, la marche, la parole... Ils grandissent dans un monde sans frontières. Erduan le Kosovar chante en Araméen quand Aline l'Irakienne chante en albanais. La rencontre d'Aline et d'Erduan est improbable dans notre monde. Leurs parents ont fui, pour les uns la guerre et Daesh en Irak, et pour les autres la maltraitance et les violences faites aux femmes au Kosovo. Rencontre improbable par les histoires et les confessions religieuses de chacun: chrétiens pour les uns, musulmans pour les autres. Rencontre improbable pour les codes culturels qui sont les leurs dans leurs pays. Et pourtant cette rencontre a eu lieu... Après plus de deux années vécues ensemble à Salvert, cette photo d'Erduan et Aline qui courent main dans la main est le symbole d'une vie inimaginée, inimaginable au départ. «Salvert est notre chance pour vivre ça car nous savons que si nous étions voisins dans un même immeuble à Poitiers, nous ne nous serions pas rencontrés. C'est la confiance créée, la confiance donnée et manifestée par les sœurs à Salvert et ceux qui habitent le château qui nous a permis ça. C'est ce qui nous attache à Salvert aujourd'hui. Nous avons fait le chemin et nous sommes prêts à marcher avec de nouvelles familles à accueillir.»

DÉTACHEMENT ET REMISE EN QUESTION

La reconnaissance de la fragilité humaine est une valeur fondamentale et propre à l'identité de Salvert. Quatre valeurs peuvent en exprimer la profondeur: le respect de la dignité humaine, la fraternité, la responsabilité et la coopération, la place du don. Salvert fonctionne en réseau, et la directrice générale est là pour faire le lien entre toutes les œuvres. Dans ce réseau, les sœurs ont toute leur place. Elles sont impliquées dans le quotidien. Ainsi, deux sœurs habitent au château. D'autres assurent une présence à l'école Montessori... Les parents sont sensibles à leur présence. À Salvert, l'accueil de chaque personne comme unique, l'accueil de chaque situation, nécessite pour bien la vivre, du détachement et une certaine remise en question des sœurs et de tous ceux et celles qui les accompagnent.

TRAVAILLER EN RÉSEAU

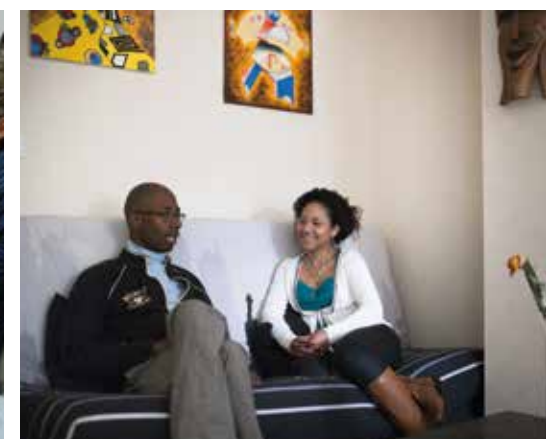
Les enfants du château sont scolarisés à l'école Montessori. Là, se situe un point de rencontre entre les gens du hameau. Le lien se fait aussi par la manière de travailler en réseau. Par exemple, un jeune de la maison d'enfants vient donner un coup de main à la cuisine. Les enfants de l'école visitent la ferme. Les habitants de Salvert peuvent aussi se retrouver à la messe dominicale dans la chapelle des sœurs... Salvert veut dire sauvé et tous ceux qui ont passé quelques jours ou quelques années à Salvert en parlent comme d'un havre de paix, une maison de Dieu. Salvert est à la périphérie de l'Église, un lieu de première annonce. Le point commun de tous les pôles de Salvert est le bien de la personne. Il se construit quand un regard d'espérance est posé sur chaque personne et que ce regard est partagé entre tous les acteurs de Salvert. La pensée sociale de l'Église est aussi au cœur de ce projet au service du bien commun. Selon l'intuition d'origine, Salvert se veut lieu de vie, lieu de croissance et lieu de sens.





L'HABITAT PARTAGÉ
EN PÉRIPHÉRIE

Les colocations solidaires, des communautés de pardon et de fête



Étienne Grieu et Pierre Depardieu réfléchissent sur le phénomène des colocations solidaires. Le premier, président du Centre Sèvres, apporte le recul de l'histoire de l'Église et du message évangélique. Le deuxième, doctorant en anthropologie à l'université de Nanterre¹, s'appuie sur ses hypothèses et son expérience de 19 mois comme bénévole au centre d'hébergement Valgiros².



LE PHÉNOMÈNE DES COLOCATIONS SOLIDAIRES TOUCHE-T-IL TOUTES LES GÉNÉRATIONS OU SEULEMENT LES PLUS JEUNES?

Pierre Depardieu / Pour ce que j'observe, essentiellement celle des 25-35 ans. Il semble que la recherche de bénévoles se fasse le plus fréquemment dans la catégorie des jeunes professionnels. D'abord parce que les étudiants ne sont pas si disponibles, mais surtout parce qu'il est préférable d'avoir comme vis-à-vis de personnes en précarité des gens ayant du vécu. Il s'agit en majorité de célibataires. Dans le monde catholique classique où on ne se marie pas trop tard, cette tranche d'âge coïncide

avec une période de réorientation : certains refont des études, changent de métier et beaucoup se posent des questions sur la famille qu'ils vont créer.

CELA RÉVÈLE-T-IL UNE FORME D'ENGAGEMENT DIFFÉRENTE DE LEURS AÎNÉS?

Pierre Depardieu / Elle reste laïque, mais implique d'une part une vie en collectivité très forte qui n'est pas sans rappeler la vie religieuse, et d'autre part un engagement pour l'autre qui n'est pas sans rappeler le sacerdoce. Il s'agit d'une nouvelle forme d'engagement intégral de la personne (comme dans la vie religieuse), sans pour autant sortir du cadre laïc (même si l'on trouve occasionnellement des séminaristes qui s'intéressent à ces structures).

Étienne Grieu / C'est en effet un engagement intense, très impliquant, qui prend toute la personne et toute la vie.

COMMENT EXPLIQUER L'APPARITION DE CES INITIATIVES DANS NOTRE SOCIÉTÉ?

Pierre Depardieu / Peut-être parce que sont apparues à partir de 2006, après près de 50 ans de latence après la création de l'Arche, des personnalités engagées qui se sont inspirées de cette première expérience. L'engagement lui-même change de forme, on passe à un format très individuel et très peu dirigiste en réaction au modèle des solidarités institutionnelles, trop impersonnelles. L'Église étant pionnière dans l'action sociale, ce n'est pas un hasard si ces initiatives sont en majorité chrétiennes.

Étienne Grieu / L'opportunité de locaux mis à disposition par des congrégations qui vieillissent et souhaitent héberger des projets ayant du sens, a pu jouer. Mais je crois surtout à un effet en profondeur post Vatican II. Le Concile a rappelé que l'appel à la sainteté concerne tout baptisé, pas seulement les religieux qui apparaissaient avant comme les « super chrétiens ». D'où ces formes d'engagement non religieux, temporaires, mais tout aussi radicaux.

La relation au frère en détresse est une constante dans l'histoire de l'Église. Il y a eu les maladreries, les Hôtels-Dieu, la création de nombreuses congrégations pour la santé et l'éducation, l'Action catholique, puis les communautés charismatiques pour l'évangélisation. De même la question de l'hospitalité parcourt toute la Bible. À cela, il faut ajouter que l'Église a souvent osé s'approcher de ceux qui font peur, à l'image du Christ qui fréquentait les possédés, les lépreux... Ces intuitions ressurgissent aujourd'hui avec d'autres manières de vivre de façon fraternelle et solidaire.

EN QUOI DÉPASSENT-ELLES LE CADRE SOCIAL POUR ÊTRE DES EXPÉRIENCES SPIRITUELLES?

Pierre Depardieu / Il y a derrière tout cela une quête de soi et surtout de l'autre. Cet autrui recherché n'a rien en commun avec nous tant les personnes de la rue, en particulier, sont exclues des deux pôles qui structurent notre société : le travail et la famille. Toute vie collective avec eux est d'autant plus improbable. De plus, cet autre ne va pas forcément mieux malgré notre présence. L'innovation, difficile à concevoir et parfois lourde à porter, est sans doute soutenue par cette notion très forte pour les chrétiens qu'est l'espérance.

Étienne Grieu / La vie sous le même toit provoque un jeu de miroirs qui fait qu'on découvre de soi un côté peu reluisant ; or malgré cela on est accepté. Le théologien Paul Tillich reformulait en ces termes le phénomène de la justification : « Accepter d'être accepté en dépit du fait qu'on soit inacceptable ». Novice, j'ai fait cette expérience que vivre en communauté oblige à reconnaître paisiblement ses « monstres », ses fragilités. C'est crucial dans la vie chrétienne ; être sauvé c'est ça !

Une autre dimension importante a trait à la joie de vivre avec d'autres. Même si on passe par des moments d'hésitation, de désolation, la vie fraternelle nous relance. Tout ceci fait que ces petites communautés sont à la fois des lieux du pardon et de la fête. Cela se vit bien entendu aussi dans les paroisses et les familles, à une autre échelle.

QU'APPORTENT CES EXPÉRIENCES À LA SOCIÉTÉ ET À L'ÉGLISE?

Pierre Depardieu / On sort du champ social traditionnel avec sa nécessité de « rendement ». Ces endroits sont des ballons d'essai pour un autre monde possible où les personnes accueillies n'ont pas forcément besoin de se normaliser socialement et affectivement mais où se construit un mode de vie redimensionné à leurs besoins. Ils sont porteurs de tout un potentiel d'innovation.

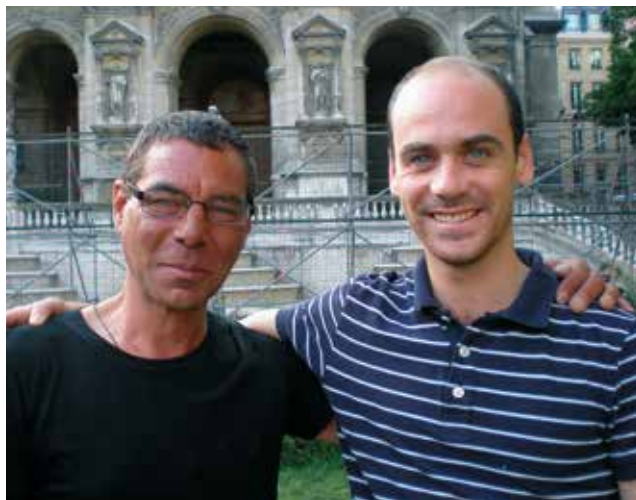
Étienne Grieu / Il s'agit en effet moins d'une affaire de convictions que de mode de vie. L'Église fait signe en étant elle-même très impliquée, modeste, pas du tout donneuse de leçons. Dans la prédication du pape François, ces expériences ont un effet Bonne Nouvelle, sans l'enfermer. L'importance de la fraternité est mise au premier plan. Je suis convaincu que l'avenir de l'Église passe par là.

¹ Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, UMR, CNRS 7186.

² Centre d'hébergement de stabilisation (CHS) au cœur de Paris hébergeant depuis 2010 des personnes sans-abris et des bénévoles socialement insérés.

Hiver solidaire et amitiés fraternelles

L'opération «Hiver solidaire» du diocèse de Paris transforme les regards et les relations vis-à-vis des personnes sans domicile, comme en témoignent Guillaume et Jean-Marc, à l'église de la Trinité, Paris 9^e.



«C'est plus qu'un ami, c'est un frère», affirme Jean-Marc, parlant de Guillaume. «Nous ne sommes pas dans la logique des bénévoles qui donnent du temps mais bien dans la recherche d'une vie fraternelle», explique Guillaume. À voir en cette fin juin 2017 leur complicité, la simplicité de leurs échanges, on comprend vite qu'au-delà des déclarations d'intention ce compagnonnage accueillis-accueillants est non seulement sincère mais durable. «Du reste, précise Guillaume, ce sont eux les personnes hébergées qui nous accueillent. Pendant quatre mois, c'est leur maison.» Dans les sous-sols labyrinthiques de l'église, les deux salles des scouts proches des sanitaires servent de chambrées (3 lits par chambre) et un débarras insalubre a été transformé en cuisine. Des bénévoles, épaulés par d'anciens accueillis, ont décapé, enduit, peint, installé électricité et carrelage... C'est là que le soir, à partir de 20h, ont lieu les dîners préparés en commun, la vaisselle (avec la participation de tous), les discussions les plus diverses – en évitant les interrogatoires trop intrusifs –, les veillées (jeux de société, karaoké le dernier soir), la tisane et, le lendemain, le petit-déjeuner.

* Le parcours «Espérance» est adapté à des personnes sans domicile

Un jour, Jean-Marc, pour qui «la cuisine, c'est sacré», a tenu à préparer tout seul sa spécialité: un bœuf-carottes massalé. Il témoigne: «Ça m'a coûté un peu mais j'étais content d'offrir ça. Ici, j'ai pu me poser un peu. C'était un peu une deuxième famille. Et puis j'ai rencontré beaucoup de personnes que je ne connaissais pas.»

De fait, Guillaume estime entre 150 et 200 personnes le nombre de bénévoles qui se sont mobilisés soit une nuit par semaine soit une fois par mois. Moyenne d'âge: la trentaine. Lui-même a 27 ans. Chef scout, ingénieur dans le bâtiment, il dit avoir été «touché tout de suite par ces liens humains très simples à la portée de

tout le monde qui procurent énormément de joie». Bénévole fin 2014, il a été membre de l'équipe d'organisation avant d'en devenir responsable, une mission «exigeante». Il redeviendra simple bénévole l'hiver prochain.

Depuis que l'accueil est clôturé, les uns et les autres continuent de se voir. Il y a eu un pique-nique de retrouvailles et, cet été, un week-end à la plage en Normandie. Jean-Marc, fidèle de l'association «Aux captifs la libération», est parti en juillet faire une retraite à Paray-le-Monial avec trois autres accueillis d'«Hiver solidaire» à la Trinité: Rachid, Marcel et Mickaël. Grâce à Nolwen, la travailleuse sociale qui passait régulièrement les voir, Jean-Marc a pu, depuis, être hébergé via le 115. Mais le marathon pour un vrai logement se poursuit. «Je continue, raconte Jean-Marc, les démarches.» Avec bien sûr, le soutien et l'amitié de Guillaume.

LIEN UTILE

Site du diocèse de Paris:
<http://www.paris.catholique.fr/>

Une vie de famille élargie

La Maison de Lyon est la doyenne des Maisons Lazare. Plus qu'un logement, elle offre à ceux qui y vivent une ambiance fraternelle en incarnant pour l'extérieur un modèle de vivre ensemble.

«Ce qui m'a beaucoup plu c'est que cet engagement est compatible avec le travail et la vie de famille», témoigne Louis-Alexandre Grangé. Pour preuve, avec son épouse Charlotte – rencontrée au sein de l'Association pour l'Amitié (l'APA) – il est responsable depuis trois ans de la maison Lazare de Lyon, tout en gérant avec ses associés une société dans le domaine des énergies renouvelables l'amenant à se déplacer sur Nîmes et Paris trois jours par semaine. Quant à Charlotte, elle travaille à mi-temps pour le diocèse. Tous deux habitent avec leurs trois jeunes enfants dans une aile de la Maison Saint-Irénée. «Le fait que l'archevêché ait emménagé ici il y a un an donne l'occasion de beaucoup d'échanges et la prière des Laudes [qui fait partir de l'engagement des volontaires à Lazare] aide pour notre vie chrétienne», commente Louis-Alexandre. Des prêtres résidents participent parfois aux dîners du vendredi auxquels se joignent les colocataires voisins de l'association Marthe et Marie. Une présence que Louis-Alexandre juge «très stimulante» avec «une dimension maternelle qui enrichit la maison». «Le fait qu'il y ait des enfants (ceux des mamans

de Marthe et Marie, les leurs et le bébé de l'autre couple co-responsable du lieu) apporte, analyse-t-il, un témoignage de confiance vis-à-vis de personnes qui ont l'habitude d'être rejetées. C'est aussi un message implicite qui peut toucher la société.» Avec deux familles et trois colocations (deux d'hommes et une de femmes), la grande famille Lazare rassemble à Lyon une trentaine de personnes soutenues par un «précieux maillage extérieur». Des paroissiens de la paroisse voisine entretiennent ainsi «des liens bienveillants et très fidèles» avec des personnes ayant vécu à la rue, une aumônerie a fait un appel aux dons pour équiper la Maison Lazare de couverts, des religieuses envoient de la nourriture, etc. Un repas dominical mensuel est désormais offert à tous ces amis. Au quotidien, l'activité majeure de Louis-Alexandre consiste notamment à accueillir les candidats à la colocation et «discerner quel profil va s'intégrer à cette vie communautaire». «Nous avons régulièrement besoin de nouveaux volontaires car il y a un renouvellement permanent. C'est une belle expérience de vie de prière et de vie fraternelle. C'est aussi une

aide très concrète car leur engagement est indispensable pour accueillir dans des bonnes conditions une dizaine de personnes qui étaient sans domicile.» Pour de nombreux colocataires ayant connu la galère «des projets de logement émergent, aboutissent. Ils retrouvent un travail, une formation et surtout un équilibre, un épanouissement».



Marthe et Marie, un toit pour accueillir la vie

Preuve que le lieu est un symbole d'espérance pour des jeunes femmes enceintes ou mamans en difficulté; trois Lucie (du mot latin *lux* ou *lucis* qui signifie « lumière ») fréquentent actuellement la maison Marthe et Marie de Lyon, ouverte en 2011 dans une aile de la maison diocésaine.



Scène de vie ordinaire inter-générationnelle, un début d'après-midi dans le salon-cuisine de l'appartement lyonnais. Lucie Closon, salariée de l'association « Marthe et Marie » et Jean-Paul, de l'association « Antenne Logement », tentent de comprendre avec l'assistante sociale de Claire pourquoi sa demande de logement est en panne, pendant que sa petite Jade est à la crèche. Lucie, une des trois volontaires colocataires, qui prépare une thèse en management, travaille sur son ordinateur. Solène termine son repas pendant que son petit Lyam dort comme un ange. Quant à Marie, elle reprend une martingale sous le regard bienveillant de Monique et de Béatrix, deux grands-mères

expertes en couture. Celles que les filles du lieu nomment « les deux petites fées » sont des fidèles du mardi. Les deux bénévoles habitent le quartier, sont amies et ont très vite noué des liens de confiance avec les mamans et futures mamans du lieu. Béatrix avoue les trouver « très attachantes ».

L'ENTRAIDE ENTRE MAMANS

En ce moment, trois volontaires, une jeune italienne enceinte et trois mamans y cohabitent pour le meilleur (la sécurité d'un toit, la visite régulière d'une puéricultrice, les conseils des habitantes de la maisonnée, les temps partagés avec les colocataires de Lazare installés à l'étage supérieur*, les dîners

En quelques mots

UN PROJET NÉ D'UNE COMPASSION

↳ La détresse de jeunes mères qui sortaient de la maternité sans solution d'hébergement émeut une sage-femme, Aline Dard (aujourd'hui membre du conseil d'administration). En 2010, naît l'intuition des colocations solidaires : des structures légères, conviviales et sans salarié à plein temps, fondées sur le vivre ensemble et des loyers modérés.

Une première maison Marthe et Marie ouvre à Lyon en 2011 suivie de trois autres à Paris, Nantes et bientôt Strasbourg. Parmi les projets, une deuxième colocation à Paris et Lille. Les maisons Marthe et Marie tentent de répondre à trois missions : accueillir et prendre soin des mamans et des bébés ; permettre de vivre l'expérience de la colocation et de la vie en communauté grâce à l'engagement d'étudiantes ou jeunes professionnelles de 25 à 35 ans ; construire avec la maman son avenir et celui de son enfant.

Depuis 2011, 25 bébés y sont nés !

du vendredi soir dans la salle de l'évêché avec des personnes de l'extérieur)... et le moins bien (la minceur des cloisons).

« Lorsque ma fille Jeanne pleurait, tout de suite c'était la grosse panique mais entre mamans on s'entraide beaucoup. Et on discute beaucoup avec les volontaires qui sont très arrangeantes », raconte Marie. La jeune femme qui avait entendu parler de Marthe et Marie dans sa paroisse, est arrivée en septembre 2016 enceinte et a accouché début décembre. « J'avais, reconnaît-elle, une vie hyper speed avant, forcément il faut que je me calme. » Marie prévoit rapidement de reprendre ses études en musicologie et de passer le CAPES. Solène quant à elle, effectue des démarches pour rechercher « un petit endroit où son fils puisse grandir et s'épanouir ». Installée depuis mai 2016 dans l'appartement et alitée de ses six mois de grossesse à la naissance tant son bébé était remuant, elle commence à trouver ce temps communautaire « long ».

*Appartements partagés, non mixtes, de 6 à 10 personnes, chaque appartement étant habité par des personnes qui ont vécu à la rue et des jeunes actifs bénévoles.

Echaudée par une première colocation difficile et pleine d'appréhension envers une association chrétienne du fait de son identité musulmane, elle reconnaît que « celle-ci l'a aidée à trouver calme et sérénité et à se canaliser ». « Les anciennes mamans, ajoute-t-elle, m'ont beaucoup soutenue. »

UN ACCUEIL DE TOUTES ORIGINES, TOUTES NATIONALITÉS

Au dessus d'un meuble, une affiche « Merci Marie », une icône et une prière pour la vie signalent le caractère catholique du lieu. « Lorsque je reçois les mamans, il n'y a rien de caché. Sur place elles sont invitées à tout, y compris aux Laudes célébrées tous les matins avec Lazare et le cardinal Barbarin et lorsque le prêtre qui nous accompagne sur le plan spirituel passe, il discute avec les mamans. Du reste, sans cette relecture je pense que nous n'y arriverions pas tant les valeurs et les manières de percevoir le couple et l'accueil de la vie des unes et des autres sont aux antipodes », déclare Lucie Closon. La responsable de l'antenne lyonnaise tient à préciser : « Nous acceptons des filles de toutes origines et de toutes nationalités toute la durée de leur grossesse et jusqu'à ce qu'elles aient reconstruit un nouveau projet, comme leur installation dans un logement social. Elles trouvent ici un refuge, une grande famille, des conseils et peuvent accueillir tranquillement leur enfant. »

Même si cette structure est moins débordée de candidatures que son homologue parisienne, le nombre de places reste limité. Pour autant, des solutions s'imaginent. Ainsi, en ce milieu d'après-midi, Émilie, une jeune femme proche d'accoucher n'ayant pu rejoindre la colocation mais logée juste à côté, vient se joindre aux couturières. Monique et Béatrix l'ont aidée à confectionner des rideaux.

« Un jour, promet-elle à Claire, revenue de la crèche avec sa petite Jade, on fera une descente en ville pour acheter du tissu pour ton appartement. » La discussion s'oriente alors sur le poids des bébés puis sur le coût comparatif des poussettes. Paola, la 4^e future maman de l'appartement, s'est posée sur le canapé. Marie a pris sur elle sa petite Jeanne. Quant à Solène, elle reçoit une amie. Quittant bébés, bénévoles et mamans, Lucie Closon retourne chez elle. Alix et la troisième Lucie, les deux autres colocataires, ne rentreront, elles, qu'en soirée. Alix, 26 ans, de l'hôpital Lyon sud et Lucie de ses cours.

LIEN UTILE

↳ Site de Marthe et Marie : <http://www.martheetmarie.fr/>

Une expérience humaine intense au sein de l'association Marthe et Marie

LUCIE C, VOLONTAIRE

Une expérience riche en émotions

Facebook peut s'avérer un vrai ami. La preuve ? C'est en cherchant sur Internet que Lucie, qui changeait de région et envisageait « quelque chose d'un peu fou » telle qu'une colocation solidaire, a trouvé les coordonnées de Marthe et Marie 69. La Providence lui a donné un coup de pouce : le même jour de 2016, « le matin, raconte-t-elle, j'ai trouvé un travail, l'après-midi je visitais l'appartement et le soir, je recevais l'attestation de mon permis de conduire ». Elle est, aujourd'hui à 28 ans, la « doyenne » des colocataires. Une expérience humaine qu'elle qualifie de « très riche en émotions au point de pouvoir écrire un livre avec tout ce qui s'y vit du fait d'accueillir la vie et d'être en même temps confronté avec Lazare à des décès ». Ce qui l'a le plus touchée ? Le fait qu'elle ait accompagné la maman de Jade à la maternité et ait assisté à la naissance de la petite fille. « Assister à l'évolution de ces mamans, les voir progresser est, commente-t-elle, hyper touchant ». Lucie témoigne vivre réellement l'évangile de Marthe et Marie, lorsqu'il faut « être à la fois dans le salon à leur écouter et travailler sur sa thèse ». « Dans cette promiscuité permanente, comment conserver un minimum de vie personnelle ? « La limite, répond-elle, c'est ma chambre ». Pour cette ancienne engagée dans le scoutisme puis à l'association « À Bras Ouverts » (accompagnement en week-end d'enfants avec un handicap), qui s'interrogeait sur un départ à l'étranger en humanitaire, finalement « rester en France et se donner s'avère conciliable ».

LUCIE CLOSON, RESPONSABLE D'ANTENNE

Un travail qui a du sens

« Enfin l'Église devient hyper concrète et l'Évangile, on en fait quelque chose » se réjouit Lucie Closon. En tant que mère de famille de quatre enfants dont un petit dernier de 3 ans, elle ne se sent pas si éloignée des mamans de la colocation. Et ce d'autant moins qu'à Strasbourg où elle a vécu avec son mari, elle a expérimenté « la fragilité des jeunes mères très seules face à leur bébé ». Arrivée à Lyon en 2011 après avoir travaillé en milieu scolaire, elle a rejoint la Maison des Familles dans laquelle elle était responsable d'un foyer d'étudiants et coordonnait des projets de soutien à la parentalité et à la conjugalité. « Marthe et Marie est vraiment, commente-t-elle, dans la continuité et si le projet est très social, le fait d'être psychologue de profession me sert. J'ai énormément de chance d'avoir un travail qui a du sens, de façon souple et en tant que chrétienne. » Lucie ne loge pas sur place mais y vient régulièrement. Elle s'occupe du « délicat » recrutement des volontaires et des mamans. Sa mission est également de développer un partenariat avec les services sociaux, la PMI et les psychologues de la Maison du Rhône pour une meilleure qualité d'accompagnement des femmes accueillies et le développement de la Maison de Marthe et Marie dans le département.



CLAIRE, UNE MAMAN

J'ai été bien entourée

« Jamais je n'aurais pensé que j'allais aimer ma fille comme ça », s'extasie Claire. Et pourtant, le craquant tandem n'était pas gagné d'avance. Coincée dans une situation « un peu compliquée » loin de son pays, obligée d'interrompre ses études de droit, Claire a eu la chance d'avoir le contact de Marthe et Marie par une amie. Entrée dans l'appartement le 31 mars 2016, elle témoigne avoir été « bien entourée » et se sent encore pleine de gratitude vis-à-vis des filles qui l'ont obligée à se rendre à la maternité le jour J en juin. Ce qu'elle a trouvé « super bien » ? « La relation avec l'association Lazare et les sorties communes. Sans expérience concernant la maternité, Claire témoigne avoir « découvert plein de choses et notamment appris à apprivoiser les bébés ». Le jour de son retour dans l'appartement, le cardinal Barbarin est venu bénir Jade, « un moment fort ». « Je n'ai, conclut-elle, pas regretté d'avoir gardé ma fille. Ce passage que nous savons provisoire à Marthe et Marie m'a permis de m'ouvrir à d'autres gens et a changé ma vie. »

ALIX ET LUCIE D, VOLONTAIRES

L'une et l'autre cherchaient une colocation solidaire

Et cela avec le souci de ne pas être dans une posture professionnelle. « J'avais peur, justifie Alix, que les mamans ne voient que mon côté médical. » Or, même si elle peut « avoir une parole rassurante sur le travail de l'accouchement » ; la jeune gynécologue en deuxième année d'internat reçoit à son grand soulagement peu de demandes de cet ordre. Par contre, elle dit y gagner sur le plan de son métier en constatant que « les mots employés, ce qu'on pense transmettre à l'hôpital », a des répercussions que le personnel de santé n'imagine pas. Quant à Lucie, étudiante en quatrième année en psychologie, elle évoque un vrai parcours de « développement personnel » dans la mesure où cette cohabitation non exempte de frictions lui « révèle certaines de ses fragilités » et lui montre « qu'on peut dépasser un conflit pour continuer une relation ». Au final, l'expérience commencée en septembre 2016 se révèle donc « plus forte qu'elle ne le pensait ». « C'est un espace, explique-t-elle, qui occupe nos pensées, même lorsqu'on n'y est pas. » Ce qu'elle apprécie le plus ? S'attacher à des mamans « qu'elle n'aurait jamais rencontrées auparavant ». Alix, arrivée deux mois plus tard, s'émerveille, elle, que ces jeunes femmes « qui ne les ont pas choisies et dans la vie desquelles elles s'immiscent, les prennent telles qu'elles sont avec une belle confiance ». Elle aime « la simplicité d'existence » à laquelle pousse la colocation avec « des joies des angoisses, des moments très beaux ». Ses co-volontaires étant en prime « des filles très solides qui lui apportent beaucoup », Alix affirme avoir « trouvé sa place dans une nouvelle famille et y être vraiment très heureuse ». Elle apprécie beaucoup le temps commun des Laudes avec Lazare. « Je passe, assure-t-elle, une moins bonne journée quand je n'y vais pas ».

Un lieu où faire cohabiter écologie et solidarité

Projet-pilote de l'Union diaconale du Var, l'éco-hameau solidaire Saint-François, 69, vieille route de Grasse à Draguignan, est en quelque sorte l'illustration de ce à quoi invite le pape François dans son encyclique *Laudato Si*: réinventer un monde respectueux de l'environnement qui permette aux plus fragiles d'avoir toute leur place.

Tout un symbole! La propriété d'1,5 hectares offerts pour le projet, très appréciée par les sangliers, s'appelle Erymanthe. Or dans la mythologie grecque, la capture d'un énorme sanglier qui terrifie les habitants de l'Erymanthe constitue le quatrième des douze travaux d'Héraclès (Hercule en latin). Et ce n'est pas peu dire que l'aventure de l'éco-hameau solidaire a quelque chose d'herculéen! Le premier formidable défi a été de fédérer sur un projet commun le Secours catholique, Habitat et humanisme et l'Union diaconale du Var, trois grosses associations animées par des logiques différentes mais l'envie de travailler ensemble. L'ambition? « Arriver à recréer un micro-territoire qui permette de tenter une expérience de vivre ensemble à taille humaine où personnes en galère ou moins en galère soient acteurs », résume Ludovic de Lalaubie, le coordinateur du projet. Tout un montage à la fois diplomatique, budgétaire, technique, avec des mois et des mois d'études, de réunions, de contacts avec la municipalité, les services sociaux, les financeurs; de portes ouvertes lors des Journées du patrimoine afin d'expliquer le projet, etc.

Le deuxième défi a été à la fois de restaurer la bâtisse très endommagée par les inondations de juin 2010 et de réhabiliter le rez-de-chaussée. La propriétaire, Mireille, restant usufruitière du premier étage de la superbe bastide à l'italienne, le rez-de-chaussée a été aménagé en espace collectif avec une grande salle de réunion, une cuisine, un bureau pour Benoît, animateur du Secours catholique pour l'Est-Var et un local pour entreposer les productions du lieu (pour l'instant confitures, vin de pamplemousse, huile d'olive). « Le cadre ici est beau, il fallait préserver ce lieu et un bel espace de nature fait encore plus de bien à des personnes fragilisées », commente Marie-Do de Lalaubie. D'où le troisième défi : commencer à développer



Ici, le cadre est beau, il fallait préserver ce lieu. Un bel espace de nature fait encore plus de bien à des personnes fragilisées

de la vie sans attendre les constructions en privilégiant des activités liées aux arbres fruitiers et au maraîchage. Quelques arbres de Judée ont ainsi été dessouchés pour aménager un coin jardin; l'équipe jardin a aménagé un composteur; Matteo, moine responsable de l'olivieraie de l'abbaye de Lérins est venu donner des conseils pour les oliviers; deux abricotiers, un figuier et trois agrumes ont été plantés et des portions de sol travaillées pour y poser des abris jardin. « Le travail de la terre comme l'accueil se prêtent bien aux personnes que l'on rencontre. Elles ont beaucoup de sensibilité », explique Ludovic. Le panneau photos de la salle commune rend bien compte de tout ce qui se vit déjà ici : passage de compagnons scouts, journées chantier, dimanches en famille...



DES LOGEMENTS ET UN VIVRE-ENSEMBLE

Le cœur du projet, c'est la dimension solidaire. Sur la carrière au sud de la propriété, à deux pas du centre-ville, la construction des bâtiments d'habitation a démarré en juin 2017, la livraison étant estimée aux alentours de la fin d'année 2018. Deux principes ont guidé les concepteurs : la mixité sociale avec une quarantaine de logements allant du T1 au T5 dont une vingtaine insérés dans les bâtiments et relevant du statut de pension de famille*, principalement dédiés à des personnes en grande précarité, et des espaces partagés (buanderie, bibliothèque, grande salle à manger/cuisine...) pour faciliter la convivialité et les solidarités réciproques. Le projet a reçu la médaille d'argent des bâtiments durables en Méditerranée pour sa dimension écologique.

*Régie par une circulaire de 2005, une pension de famille accueille des personnes ayant de faibles ressources et se trouvant en situation d'exclusion, ne pouvant accéder à un logement ordinaire pour des raisons sociales ou psychologiques.

« Pour nous ce ne sera pas uniquement des bâtiments mais un mode de vie qui offrira la sécurité d'un toit, un réseau de relations intenses et un lieu qui donne le sentiment qu'on sert à quelque chose. Le mode de gouvernance sera à inventer avec les personnes. Petit à petit on passera la main à ceux qui se seront appropriés le lieu. Il ne s'agit pas de créer une micro-société idéale mais un lieu qui expérimente à partir des plus pauvres en leur redonnant le sentiment d'être acteurs de leur propre vie, et ceci en dialogue avec la société, la commune, la paroisse. »

La première pierre a été posée le 4 octobre 2016, fête de la Saint-François. Un rocher avait été ramené spécialement des Carceri, à Assise. Là encore, quel symbole!

LIEN UTILE

➤ Site de l'Eco-hameau solidaire Saint-François : <https://www.eco-hameausolidaire.fr/>

Une maison où s'entraider entre malades psychiques

Certains souffrent de bipolarité, d'autres de schizophrénie.

En Ille-et-Vilaine, à la Demeure des Sources, six jeunes adultes en situation de fragilité psychique mais « stabilisés » vivent actuellement en colocation en vue d'être autonomes. Un beau défi porté par une association, une animatrice salariée, quelques organismes et une poignée de bénévoles.



18h. Ce vendredi soir, de retour de Rennes où elles ont randonné dans un parc, Marjolaine, une résidente et Monique, une bénévole, descendent du bus 53 pour rejoindre une villa à Vézin-le-Coquet. La maison, volets bleus, toit en ardoises et jardin, est la copie conforme de toutes celles du lotissement. Chaque jeune y a sa chambre individuelle de plus de 10 m² qu'il peut personnaliser. Il y a deux télévisions, le wifi et rien de médicalisé ; le suivi avec les psychiatres, infirmières et assistantes sociales se faisant à l'extérieur. Fini les centres de post-cure tels que la majorité de ces jeunes en fragilité psychique ont pu les connaître. « Je suis content d'être sorti du foyer pour retrouver de l'autonomie », commente Louis, de retour lui aussi ce soir du centre-ville

de Rennes. « À partir du moment où on prévient à l'avance, on peut partir tant qu'on veut, c'est beaucoup plus souple que les foyers », renchérit Marjolaine. Pascaline, sa voisine de chambre, est du reste partie en week-end.

Les seules exigences posées ici sont celles de vouloir progresser vers plus d'activités et de sociabilité, de prendre ses médicaments régulièrement et de respecter les dispositions du règlement intérieur.

LIBRES MAIS AIDÉS

« Ici les résidents sont libres mais ils sont aidés. Notre animatrice, Sabrina, présente en journée, bienveillante, douce et ferme, joue un peu le rôle de

mère de famille. Elle est chargée d'établir un projet de vie pour chacun à court et à moyen terme car tout ce que nous souhaitons pour ces jeunes, c'est qu'ils aient des relations sociales soutenues, trouvent un jour un travail, ou du bénévolat, et une vie affective. Nous misons sur leurs capacités mais il faut les aider à ne pas retomber dans leur maladie. Nous faisons en sorte qu'ils aient le moins d'angoisses possible », explique le président de l'association Raymond Baudouin.

Volubile, extrêmement précise dans ses explications, Marjolaine explique que chaque jour, l'un d'eux est « responsable de la demeure : il ferme la porte d'entrée – dont chacun possède la clé, en plus de celle de sa chambre – éteint les lumières, fait le ménage, prépare le repas, veille sur le cahier des absences ». C'est aussi lui le préposé à la cloche pour appeler la maisonnée au déjeuner ou au dîner. Outre le repas du vendredi midi auquel participe M. Baudouin après la réunion d'échanges, des membres des familles, des bénévoles ou des paroissiens voisins sont en effet régulièrement invités. « Les temps communs des repas préétablis par l'animatrice suivant les talents culinaires de chacun sont obligatoires pour créer une vie de groupe et un esprit familial », précise M. Baudouin.

SORTIR DE SON ISOLEMENT, VIVRE FRATERNELLEMENT

Les résidents sont encouragés à développer le maximum de relations sociales en dehors, même si c'est difficile ainsi qu'en témoigne Louis : « J'ai du mal à créer du lien. Je suis bien allé à un concert, mais je me suis retrouvé tout seul. » Cette ouverture sur l'extérieur passe par des activités professionnelles (Anthony travaille par exemple dans un ESAT au conditionnement), bénévoles (banque alimentaire, Secours catholique), artistiques (dessin et peinture) ou sportives (ping-pong, marche). Ouverte à tous sans distinction de nationalité ou de confession, l'association propose même un parcours spirituel à ceux qui le souhaitent. C'est ainsi que Davy, en septembre 2016, a pu vivre une retraite dans un Foyer de charité accompagné par Monique et que quelques-uns vont à la messe.

C'est du reste via l'association chrétienne « Relais Lumière Espérance » que Monique, familière d'un Carmel, dont un ami est concerné par la maladie psychique, a rencontré les Baudouin. Depuis, elle s'investit beaucoup à la Demeure des Sources où elle apprécie d'être désignée comme « une grand-mère de cœur ».

Il est 19h. Marjolaine annonce à ses camarades qu'elle se porte volontaire demain pour quelques courses d'appoint. Une délicieuse odeur de sau-

zoom



LA FÉDÉRATION DES SOURCES VIVES

↳ La Fédération regroupe une quinzaine d'associations locales d'inspiration chrétienne sous une charte qui en définit leur fonctionnement. Le président, Jérôme Olibet, diacre permanent à Lourdes, confronté à la pathologie psychique d'un de ses proches, est à l'origine des Demeures de Lourdes et, devant l'évolution des recherches médicales qui permettent à bon nombre de personnes fragilisées de sortir des hôpitaux, il participe par le biais de la Fédération au développement de ces lieux d'hébergement. Un reportage de 30 mn sur la vie d'une demeure *Il est l'un de nous* donne principalement la parole aux personnes en difficulté psychique et nous fait vivre leur quotidien... À commander à partir du site.

cisses se répand dans la maison. Une fois le dîner terminé, chacun regagnera sa chambre. « Le soir on est plutôt dans notre coin », reconnaît Anthony. Monique va rentrer chez elle à Pacé, à quelques kilomètres. M. Baudouin va repartir à Rennes. Les six colocataires resteront maîtres à bord. « Ça se passe bien, ils s'entraident, s'apprécient, affirme Monique. Surtout, « ils se rassurent les uns les autres ». Et de citer l'exemple de Marjolaine qui a expliqué dès l'arrivée d'Anthony pourquoi elle avait souvent besoin de tourner en rond. « Entre eux, ils se comprennent », renchérit M. Baudouin. Certes, depuis l'ouverture de la maison « des résidents trop malades ont dû partir » mais pour l'instant ces six jeunes « ont beaucoup progressé ».

LIENS UTILES

↳ Fédération des Demeures des sources vives : <http://www.dsv-sources-vives.fr/>

En Vendée, une maison où partager la vie et l'Évangile

À la Roche-sur-Yon, un couple de laïcs a initié une vie inédite de fraternité, de service et de prière avec des personnes aux existences bousculées. Au sein de la petite communauté Sainte-Claire, Jacques et Elisabeth Bailly-Avrit accueillent deux colocataires et des hôtes en permanence dans une maison aménagée par le diocèse de Luçon.

À l'extérieur, le 42 boulevard Briand ressemble à n'importe quel bâtiment. La maison est divisée en deux parties : l'étage occupé par le couple Bailly-Avrit, le rez-de-chaussée dédié à la vie communautaire avec cuisine et salle à manger-salon où sont affichés des portraits des membres de la communauté et un panneau des « 7 couleurs du 42 » (l'engagement, le respect, le soutien mutuel, la paix, la beauté, l'ouverture, la simplicité). Au bout du jardin deux studios où habitent Chantal et Séverine, et un oratoire. La vie s'organise selon cette double dynamique : côté rue le bruit des voitures, l'ouverture sur la ville. Côté jardin, le chant des oiseaux et un recul sécurisant pour les hôtes des lieux. Ce lundi après-midi, le monde a pourtant rendez-vous au 42. C'est l'heure de la revue de presse. Sylvain a rejoint Jacques, Chantal et Séverine.

Sainte-Claire

UNE COMMUNAUTÉ SOUTENUE PAR LE DIOCÈSE

➤ C'est à partir de 2006, dans la lignée des orientations du Synode diocésain et de la dynamique Diaconia que Mgr Santier puis Mgr Castet, évêques de Luçon, ont rendu possible l'appel du couple Bailly-Avrit qui désiraient ouvrir sa vie de famille à des personnes en fragilité, en proposant l'Évangile comme chemin de bonheur. Fondée en 1992 à La Roche-sur-Yon (85), la petite communauté chrétienne a été accueillie par des sœurs jusqu'à ce qu'un legs fait au diocèse lui permette de s'installer au 42 boulevard Briand.

Chacun lit scrupuleusement le quotidien régional, découpe les articles qui lui plaisent, explique son choix aux autres avant que le petit groupe les affiche sur un panneau selon trois critères : international, régional, local. « C'est un stimulant pour s'encourager à lire la presse régulièrement et nous choisissons délibérément de ne pas retenir les faits-divers mais plutôt les nouvelles positives », commente Chantal.

UNE MAISON OUVERTE AU QUARTIER ET À LA PAROISSE

Ce souci d'ouverture et ce regard d'espérance résumant bien la philosophie de la maison. Car le 42 reçoit une quantité d'amis de milieux très divers et, en même temps, rayonne à l'extérieur. La communauté est en lien avec la paroisse, participe à la vie du quartier, à des sessions théologiques, organise quantité de sorties, randonnées, vacances, et même des « visitations » (visites à des amis isolés ou malades). Si le 42 est un peu la maison du bon Dieu, l'accueil y reste très planifié : atelier création tel jour, veillées (contes, musique ou beaux textes) ouvertes aux amis, voisins et personnes de la paroisse le mardi, assemblée communautaire le samedi soir, etc. « On vient ici pour faire des choses ensemble, dans la durée et avec d'autres », précise Elisabeth.

LA PRIÈRE, SOURCE VIVIFIANTE DE LA COMMUNAUTÉ

Ce soir, ils sont cinq à composer le cercle de prière. « Seigneur, nous te confions ceux de la communauté et du groupe d'accompagnement. Donne leur ta force, ta lumière », demande Elisabeth. « Seigneur nous te confions ceux qui sont dans les hôpitaux et les maisons de retraite ainsi que le personnel », ajoute Chantal. « J'aime beaucoup cette prière du soir, elle apaise, fait l'unité entre nous quatre et permet de nous resituer », commente Jacques.



RESSOURCE

➤ Un livre vient de paraître aux Éditions franciscaines pour raconter cette belle expérience : *La joie de la fraternité est pour tous*, par Elisabeth et Jacques Bailly-Avrit et la théologienne Gwennola Rimbaut.

Le lendemain matin, à l'oratoire, la maisonnée est au complet. Séverine rend grâce à Dieu pour la veillée Taizé « avec des chants qu'on interiorise bien », Chantal remercie pour la joyeuse séquence jeux de société de la veille en ajoutant qu'« il faudra recommencer » et Jacques pour l'assemblée générale de février 2017 avec 41 présents (un record !). Cette prière quotidienne ainsi que celle avec le groupe élargi du samedi soir, sont vraiment la sève de la communauté.

FRÈRES ET SŒURS DANS LA FOI

Mardi matin, pendant que Séverine est partie à son groupe de conversation au CMP (Centre médico-psychologique). Lionel et Michel, malgré leurs maux de dos, sont courageusement aux pluches et aux fourneaux aux côtés de Chantal et d'Élisabeth. Au menu de l'atelier cuisine : salade de chou au curry, hachis parmentier et sa salade, épinards aux œufs et flans cookies. En tout une quinzaine de parts dont

six sont réparties dans des barquettes emportées par les cuisiniers du jour ou distribuées à d'autres amis. Au moment de la pause on se partage les nouvelles arrivées avec le courrier d'un groupe de Saintes qui avait rendu visite à la communauté de La Roche en mars 2016. Puis la petite assemblée décide démocratiquement du menu de la séance suivante et règle son écot (augmenté d'1 euro pour financer une sortie en fin d'année). Ghislaine passe dire bonjour. Jeune retraitée, elle participe à certains ateliers appréciant l'ambiance fraternelle et « ce lieu où, dit-elle, on apprend à connaître les gens en profondeur ». Parfois, les membres de la maisonnée déjeunent séparément, Elisabeth et Jacques dans leur appartement, Chantal et Séverine dans leurs studios. Concernant les relations du quatuor, Jacques, 65 ans, et Elisabeth, 61 ans, déclarent : « On essaie d'être dans la parité au quotidien, ni éducateurs, ni psychologues ». Ils se veulent simplement « des aînés, des frères et sœurs dans la foi. »

Marie et Maryama : la culture pour s'enrichir réciproquement

« Un temps privilégié » ou l'expérience de Marie qui a accueilli une jeune africaine via le Service jésuite des réfugiés.

La malice de Dieu ! Au moment d'accueillir pendant cinq semaines dans une chambre de son appartement une personne en attente de régularisation, Marie avait été interrogée sur ses préférences – hors religion. Elle avait répondu : « Plutôt un homme originaire d'Asie, du Moyen-Orient ou d'Amérique du Sud. » Or fin novembre 2015, c'est Maryama, une jeune Guinéenne peule qui s'est présentée à sa porte, une trentenaire par ailleurs musulmane pratiquante dont Marie la catholique dit « avoir été honorée de laver son petit tapis de prière ». « J'ai été, assure-t-elle, émerveillée. » Et d'énumérer les qualités qui l'ont touchée chez son hôte : « courage, mémoire du cœur » (se souvenir près d'un an plus tard de ses propos), charme, discrétion, intelligence, volonté d'autonomie, sensibilité au beau ». Elles ont visité ensemble plusieurs musées et expositions, notamment sur l'art africain, permettant à Maryama de devenir à son tour, le guide. Ouverte à la différence et à la solidarité, aiguisée par les séjours humanitaires de deux de ses filles (en Inde et en... Guinée), Marie avait souhaité « passer à l'acte ». Et ce, en choisissant « une formule souple et intelligente sur une période courte qui permette de faire naître une relation sans créer de dépendance ». Le fait d'avoir traversé des épreuves, posé des choix radicaux, d'être passionnées de culture et sensibles

à la transcendance, a rapproché les cohabitantes. Et si les premiers jours, les deux étaient « intimidées », une vraie complicité s'est nouée au fil des lectures, des sorties théâtre et cinéma, des soirées vidéos autour de l'histoire de France (et ce, à la demande de la jeune guinéenne !), des tableaux contemplés au Louvre, etc. Les toiles religieuses ont suscité chez elle de nombreuses questions. Au final, Marie déclare « avoir beaucoup appris au contact de Maryama » et les liens ont perduré.

LA BIENVEILLANCE A GAGNÉ L'IMMEUBLE

Depuis, Marie n'a pas – encore – repris de réfugié. Désormais, c'est avec une famille originaire de Mossoul en Irak, logée en dessous de chez elle par la paroisse, et avec son interprète syrien, que se vivent des moments d'amitié (apéritifs partagés, échanges de plats). Une bienveillance qui a gagné les étages. Les enfants de l'immeuble jouent ensemble au foot, les gestes remplaçant la parole ; un voisin doté d'un bout de jardin a demandé à la famille syrienne quelle plantation elle préférerait sous ses fenêtres ; un autre est arrivé chez elle, avec une bouteille de champagne pour le 1^{er} de l'an... Marie voit dans cette installation après le passage de Maryama, un « joli clin d'œil ».

La confrontation des coutumes, des religions, témoigne-t-elle, « fait bouger les lignes. L'art sous toutes ses formes, y compris culinaire, est un vecteur incroyable d'échange. La découverte des richesses de l'autre fait tomber les peurs ».

LIENS UTILES

➤ Site du Service jésuite des réfugiés : <http://fr.jrs.net/>

➤ Site de JRS France : <http://www.jrsfrance.org/>



Deux générations sous le même toit

Leur rencontre était tout ce qu'il y a d'improbable : aucun lien familial, l'une a six arrière petits-enfants et vit à Châtenay-Malabry, dans les Hauts-de-Seine, l'autre vient de s'expatrier de son Var natal (Six-Fours) pour commencer des études d'infirmière en région parisienne.



Et pourtant, grâce à l'association « Ensemble générations », Yvonne, 87 ans, et Perrine, 20 ans (le 11 mars, le même jour que la fille aînée de Mme Dupuis!), habitent le même appartement, dans la bonne entente et le respect mutuel, pour leur satisfaction réciproque.

« Avoir quelqu'un à la maison c'est réconfortant. Depuis que mon mari est décédé, je tombais facilement et je ne me sentais pas de rester toute seule, dans le silence, à part le jour où vient la femme de ménage. Mes enfants ont cherché une solution dont je suis très contente. C'est ma belle-fille qui a pris contact avec Mme Henrotte, la chargée de mission de l'association pour les Hauts-de-Seine. Je me sens plus tranquille depuis que la petite est là », témoigne Mme Dupuis. La « petite », Perrine, est en première année à l'institut de formation de l'hôpital Béclère à Clamart, à un quart d'heure de bus. Lorsqu'elle a su qu'elle y était admise, en août 2016 c'est sa maman qui a trouvé le lien d'« Ensemble2générations » sur le site internet de l'école.

* Association chrétienne de solidarité au service de tous, créée en juin 2006, proposant un logement contre des services. Premier prix européen de l'entrepreneuriat social.

Et à quelques jours de la rentrée, sans pré-visite, Perrine s'est installée dans la chambre mise à disposition pour 150 euros mensuels par Mme Dupuis. Une confiance accordée avec d'autant plus de facilité que celle-ci avait déjà hébergé, l'année précédente, une jeune étudiante malgache. Quant à Perrine qui avait eu un sujet au bac en italien sur les colocations, l'expérience lui convient parfaitement. Elle n'a pas les problèmes de budget de ses camarades de promotion qui louent très cher de petites surfaces. Le bus est juste en bas de l'immeuble, elle fait du volley à côté ; « c'est pratique ». Elle

peut aussi s'absenter un soir de la semaine et deux week-ends par mois, rapporte de temps en temps le pain ou descend les poubelles mais chacune fait les courses de son côté. Le petit-déjeuner est parfois pris en commun, rarement les autres repas, Perrine déjeunant à la cantine de l'hôpital et dînant plus tard que Mme Dupuis.

« Moi je me couche de bonne heure et comme ça elle n'est pas obligée de manger la même chose que moi », plaisante Mme Dupuis. « Moi je me couche tard », rétorque Perrine. Cette différence de rythme de vie facilite la cohabitation. Lucide et philosophe, Mme Dupuis ajoute : « Ce n'est pas drôle d'être avec des vieux, heureusement qu'elle reste "enfermée" dans sa chambre. » Une chambre que Perrine a retrouvée... à la rentrée de septembre. Les deux colocataires ont en effet renouvelé leur contrat et Perrine a même pu laisser ses affaires d'hiver pendant ses vacances, à l'invitation d'Yvonne.

LIEN UTILE

➤ Site de l'association Ensemble2générations : <http://ensemble2generations.fr/>

Un binôme heureux à Rungis

« Tout le monde devrait venir voir comment ça se passe » s'enthousiasme Blanche. Après « la théorie », six mois d'une prépa la destinant à des carrières sociales, la jeune étudiante a désiré se confronter à la réalité. Six mois en service civique pour la Fédération Simon de Cyrène¹ découverte via des vidéos sur Internet.

D'abord observatrice pendant une semaine à Vanves² (Hauts-de-Seine), elle a passé près de trois mois dans les maisons partagées flambant neuves de Rungis³ (Val-de-Marne) avec ses tous premiers résidents handicapés : Gilles, Caroline, Bruno, Thomas et Louis. Trois mois à « accompagner leur lever, leur toilette et leurs soins » et à partager avec eux, les assistants salariés et la responsable d'appartement, le quotidien. C'est-à-dire aussi bien les repas, les activités avec le GEM Colibris⁴, le « tour de bougie » de la soirée d'appartement du jeudi (durant lequel « chacun peut remercier ou s'excuser sans que les autres aient le droit de commenter »), des soirées films, le semis des radis, les week-ends au bowling ou à la médiathèque, la bonne humeur, les coups de blues et même une cérémonie de lavement des pieds pour Pâques. Finalement, cette vie communautaire qui lui semblait « super intrigante » et lui a rappelé ses colonies en tant qu'animatrice BAFA, l'a emballée. Blanche témoigne « ne jamais avoir eu autant le sourire ». Un sourire qu'elle a emporté en Bourgogne où elle a poursuivi son service civique avec Simon de Cyrène, en accompagnant les stages de découverte des futurs résidents de la maison partagée de Dijon. Un été sur le terrain avant son grand retour aux études pour démarrer sa formation d'éducatrice spécialisée.



SE LEVER POUR QUELQUE CHOSE

À Rungis, Blanche s'est retrouvée en binôme avec un autre service civique, Jude, 19 ans également, venu de Caen et titulaire d'un CAP de cuisine. Sa sœur handicapée étant décédée, Jude, tenté par une expérience à l'Arche de Jean Vanier, est venu avec la motivation de « rendre service et faire plaisir ». Lui aussi, à l'arrivée, trouve « extraordinaire de tout faire ensemble, d'être toujours accueilli avec un grand sourire par les résidents », de « se lever pour quelque chose » et dit « avoir grandi et avancé grâce à cette maison qui lui a appris, entre autres la patience ». À ses copains qui lui conseillent de « garder son temps et ses capacités pour lui », il n'a qu'une réponse : « Voir ces personnes heureuses, ça me rend heureux »...

LIEN UTILE

Site de l'association Simon de Cyrène : <https://www.simondecyrene.org/>

¹ Baptisés du nom du porteur de la croix du Christ, ces lieux de « vivre ensemble » où adultes valides et handicapés (suite à des lésions cérébrales, traumatismes crâniens, AVC...) dans la continuité de l'expérience de l'Arche, sont ancrés autour de trois dimensions : le professionnel (qualification et formation des salariés, volontaires et bénévoles pour accompagner les résidents dans leur vie quotidienne sur place et à l'extérieur), la vie partagée dite communautaire, le respect de la dimension spirituelle des résidents et assistants.

² Première communauté Simon de Cyrène.

³ Inaugurées le 1^{er} juillet 2017.

⁴ Le Groupe d'entraide mutuelle les Colibris de Rungis propose des temps de convivialité, d'amitié, et d'échanges à des personnes cérébrolésées.

2 catholiques, 1 protestant, 1 musulmane = 4 amis

Parisien pur Seine, Éloi, 21 ans, chef scout, a une âme de pèlerin. C'est également « un grand curieux », surtout de son prochain, au sens biblique. Parti le 3 juillet 2017 pour l'InterfaithTour¹, un tour du monde des initiatives inter-religieuses, il a fait l'expérience pendant un an de l'Interfaith Home, la première colocation inter-convictionnelle initiée par Coexister².

Ayant envie de « changer d'air » après deux années de prépa littéraire à Paris, il s'était engagé dans cette association dès son arrivée sur Bordeaux. Ayant déjà vécu en colocation, il voulait garder cet esprit « Erasmus » mais sans le côté « autocentré » qu'il aurait eu en logeant avec ses copains d'école de commerce. Aussi, lorsque Sarah, 21 ans à l'époque, la responsable du groupe local Coexister, étudiante à Sciences Po Bordeaux, passionnée de colocations, lui a parlé du projet, il a tout de suite adhéré. Ils ont trouvé un F4 à 15 mn à pied du campus, puis passé des annonces. En dix secondes Nicolas, Allemand, 25 ans, protestant, étudiant en océanographie, a été adopté et Fatima Zarah, 21 ans, musulmane, Marocaine, en Master logistique, choisie ; la parité H/F ayant aidé à orienter le choix à la suite de plusieurs « auditions ». Une charte de vie a été rédigée en commun, une roue des services affichée, ainsi qu'un calendrier géant donnant les activités de chacun avec

une « météo psychologique » où Éloi « aimait mettre des soleils partout ». Vivre ensemble mais aussi « faire ensemble au service de la cité ». Une obligation ; participer aux activités de Coexister : maraudes avec l'association Caravane bordelaise, collecte de déchets sur la plage avec Surf Rider, don du sang, distribution de soupe avec le Secours catholique, participation au jardin partagé de la résidence, sensibilisation dans les collèges et lycées... Les amis qui aimaient passer à l'appartement comme les voisins ont vite senti dans ce noyau soudé « un vrai espace de bienveillance et de paix ». Les discussions sur la religion, afin de partager croyances/interprétations/pratiques, n'ont pas été si nombreuses. En revanche, raconte Éloi, « nous nous sommes entraînés en faisant des efforts communs ». Tous sont devenus, par exemple, végétariens au moment du Carême, ont soutenu Fatima pour son premier Ramadan hors du Maroc. « Je m'attendais, commente Sarah, à plus de différences, en fait il y a beaucoup de ponts entre nos croyances et dans nos milieux étudiants la différence ne choque plus. » « On savait qu'on n'était pas une colocation ordinaire mais de militants de la différence vécue comme une richesse », ajoute Éloi. Ébranlés dans leurs convictions, les deux catholiques ? Au contraire, ça m'a stabilisé. Ma foi, je l'ai sereine », affirme Éloi. Sarah, aujourd'hui engagée auprès de réfugiés, elle s'est investie pour monter la future deuxième colocation inter-convictionnelle bordelaise. S'agissant de leur groupe pionnier, Éloi le qualifie d'« entreprise de normalisation car c'est normal de se respecter, de manger dans la même cuisine, d'avoir de l'affection pour son prochain et de vivre ensemble ». Leur coloc « disloquée », reste l'amitié.



¹ La troisième équipe du programme est partie en juillet 2017, destination 20 pays sur les 5 continents.

² Fondé en 2009, le mouvement interconvictionnel des jeunes est une association loi 1901 et une entreprise sociale qui promeut la coexistence active au sein de 30 groupes en France, 3 en Suisse, Belgique et Angleterre.

LIENS UTILES

Site de Coexister : <http://www.coexister.fr/>
Site du projet : www.interfaithhome.com



**Je suis content
d'être sorti du foyer
pour retrouver de
l'autonomie**

LOUIS

Demeures des Sources 35

Avoir quelqu'un
à la maison, c'est
réconfortant

YVONNE

Ensemble2Génération

**Je n'ai plus honte
de parler de ce qui
était enfoui en moi**

PATRICIA

Eco-hameau solidaire
Saint-François

Cette colocation m'a aidée à retrouver
calme et sérénité et à me canaliser

SOLÈNE

Marthe et Marie

**J'ai pu me poser.
C'était un peu une
deuxième famille**

JEAN-MARC

Hiver Solidaire

**Voir ces personnes
heureuses, ça me
rend heureux**

JUDE

Fédération Simon de Cyrène

**Ce passage que nous savons
provisoire m'a permis de
m'ouvrir à d'autres gens et
a changé ma vie**

CLAIRE

Marthe et Marie



Ce rapport a été réalisé en partenariat avec la Corref et dans le cadre de la démarche « Église en périphérie » initiée par les évêques de France en novembre 2014 sous la responsabilité de Mgr Delannoy, évêque de Saint-Denis et vice-président de la Conférence des évêques de France.

COMITÉ DE PILOTAGE DE LA DÉMARCHÉ
ÉGLISE EN PÉRIPHÉRIE :

Sr Nathalie Becquart (Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations), P. Pietro Biaggi (Service national de la catéchèse et du catéchuménat), Sr Marie-Laure Denès (Service national famille et société), P. Étienne Grieu (théologien), Xavier de Palmaert (coordination), P. Pierre-Yves Pecqueux (Secrétariat général), Virginie Topcha (Direction de la communication).

DIRECTION DE LA PUBLICATION :
P. Pierre-Yves Pecqueux, secrétaire général adjoint de la Conférence des évêques de France et Vincent Neymon, secrétaire général adjoint de la Conférence des évêques de France et directeur de la communication.

RÉDACTION :
Chantal Joly, Sr Anne-Claire Dangeard.

ENQUÊTE : Corref

COORDINATION ÉDITORIALE :
Xavier de Palmaert, Virginie Topcha

SECRETARIAT DE RÉDACTION :
Laurence Vitoux

CRÉDITS PHOTOS :
© Couverture : Jan SCHMIDT-WHITLEY/ CIRIC
© CIRIC : p.2-5-10-11-13-14-20-22-26- 28-29-31-47-42 (Stéphane OUZOUNOFF, Jan SCHMIDT-WHITLEY, Nicolas MESSYASZ, Corinne SIMON), © Chantal Joly,
© N.D D'Espérance, © Emmanuel Gassel

CRÉATION GRAPHIQUE :
Stéphanie Yverneau-Brahy
avec Jean-Sébastien Mondy

IMPRESSION : Socosprint

ÉDITEUR : UADF

CEF
58 avenue de Breteuil 75007 Paris
01 72 36 68 42
www.eglise.catholique.fr
#ÉgliseEnPeripherie

Septembre 2017





CONFÉRENCE
des évêques
de FRANCE

En partenariat avec :



CORREF
Conférence des évêques
et du clergé de France